

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire

- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

LA REVUE CANADIENNE.

Politique, Jurisprudence, Littérature, Sciences et Arts, Historique, Souvenirs et Traditions du Pays.

Vol. II.

MONTREAL, SAMEDI, 27 SEPTEMBRE, 1845.

No. 4.

Sommaire :— POÉSIE CANADIENNE, La prière. — Enigme. — FEUILLETON, Concert pour les pauvres. — La légende dorée des artistes, Les quatre évangélistes. — L'orgue de Saint-Denis. — La lettre de recommandation. — Jérusalem. — La société des dames. — Le modèle des jeunes demoiselles. — Tableau météorologique du mois d'août, soumis à la Société des Amis. — Histoire de la semaine. — Faits divers.

POÉSIE CANADIENNE.

La Prière.

ORAIISON DOMINICALE.

O père tout puissant qui régnes dans les cieux,
Toi seul es éternel, rien n'est grand à tes yeux ;
Tout est immense en toi, devant toi tout s'efface ;
Ta parole féconde a semé dans l'espace,
Ces mondes, ces soleils qui, dans leur vaste cours,
Dispensent aux mortels, et les nuits et les jours.

Tout est immense en toi, devant toi tout s'efface,
O père tout puissant qui régnes dans les cieux ;
Toi seul as suspendu ces mondes dans l'espace,
Toi seul es éternel, rien n'est grand à tes yeux.

Que ton nom toujours saint retentisse en tous lieux,
Que ton nom toujours saint soit l'objet de nos vœux ;
O peuples que sa voix dispersa sur la terre,
Chantez, chantez le Dieu qui commande au tonnerre ;
Qu'on chante Jéhovah, de l'aurore au couchant,
Qu'on chante Jéhovah, du couchant au levant.

Tout est immense en toi, devant toi tout s'efface,
O père tout puissant qui régnes dans les cieux ;
Toi seul as suspendu ces mondes dans l'espace,
Toi seul es éternel, rien n'est grand à tes yeux.

De ton règne sur nous, établis la douceur,
Avec lui fleuriront la paix et le bonheur ;
Le Seigneur va venir, que la terre applaudisse,
Il va fuir, sur nous, descendre sa justice ;
Le Seigneur va venir, adorons le Seigneur,
Que toujours sa justice habite en notre cœur.

Tout est immense en toi, devant toi tout s'efface,
O père tout puissant qui régnes dans les cieux ;
Toi seul as suspendu ces mondes dans l'espace
Toi seul es éternel, rien n'est grand à tes yeux.

Tu dis : le ciel tremblant a reconnu son Roi,
Et les anges là haut, s'abaîment devant toi ;
Qu'ainsi ta volonté sur terre s'accomplisse,
Que toute créature ici has t'obéisse,
Pour qu'elle chante un jour, dans un divin transport,
De respect et d'amour un éternel accord.

Tout est immense en toi, devant toi tout s'efface,
O père tout puissant qui régnes dans les cieux ;
Toi seul as suspendu ces mondes dans l'espace,
Toi seul es éternel, rien n'est grand à tes yeux.

Ta paternelle main protège tes enfans,
La main du désert nourrit leurs faibles ans,
Et ton Christ, chaque jour, immortelle victime,
De cœur qui vit aux Cieux soutient l'essor sublime ;
Qu'ainsi mon âme, ô Dieu, s'envole dans ta paix,
Et qu'au sein d'Abraham, elle vive à jamais.

Tout est immense en toi, devant toi tout s'efface,
O père tout puissant qui régnes dans les cieux ;
Toi seul as suspendu ces mondes dans l'espace,
Toi seul es éternel, rien n'est grand à tes yeux.

Aux hommes de César, mon cœur a pardonné,
Et ma bouche a béni leur trait empoisonné ;
J'ai dit : que le soleil épargne leurs ombrages,
La lune de leurs bois argente les feuillages ;
Et du haut de Sion, j'entendais une voix ;
"A celui qui pardonne, on pardonne deux fois."

Tout est immense en toi, devant toi tout s'efface,
O père tout puissant qui régnes dans les cieux ;
Toi seul as suspendu ces mondes dans l'espace,
Toi seul es éternel, rien n'est grand à tes yeux.

A de trompeurs attrait, si je devais céder.
Aux pieds des faux Dieux, si j'allais m'abaisser,
Seigneur, que votre main soutienne ma faiblesse,
De mon cœur fléchissant, qu'elle écarte l'ivresse.
Sous les flots agités, montrez moi le récif,
Sur les flots agités, conduisez, mon esquif.

Tout est immense en toi, devant toi tout s'efface,
O père tout puissant qui régnes dans les cieux ;
Toi seul as suspendu ces mondes dans l'espace,
Toi seul es éternel, rien n'est grand à tes yeux.

L. F. O.

POUR LA REVUE CANADIENNE.

6. — Enigme.

A peine me voit-on, lecteur, chez une belle,
Que j'inspire à la fois et l'espoir et l'amour ;
On croit, à mon aspect, qu'elle n'est plus cruelle
Et deviendra plus tendre avant la fin du jour.
Vaudra-t-il encor mieux vous dépeindre mon être,
Ecoutez mon portrait : je vins avant Adam ;
Je vis de tout, partout ; je n'eus jamais de maître ;
J'aime la liberté, mais sans craindre le dam,
Je vole chaque jour et chéris le pillage,
Craignant peu les soucis, la mort ni le chagrin.
Si ton chat n'était là, j'en dirais davantage.
Adieu, je suis femelle et parfois masculin.

[Le mot de cette énigme au prochain numéro.]

Le mot de l'énigme 5me insérée dans le dernier numéro est "Faim."

Montréal, 27 septembre 1845.

FEUILLETON.

Concert pour les Pauvres.

A M. LE COMTE AUGUSTE DE BELLOY.

I.

Vous, ami, qui l'avez connue, vous savez que de long-temps on ne trouvera sa pareille. Elle est restée dans notre mémoire à tous comme une des plus charmantes figures qui aient brillé en ce temps-ci. Elle avait le génie, la beauté, la jeunesse, avec la grâce et la bonté qui font qu'on pardonne à la gloire. Elle a filé comme une étoile, mais on peut voir encore le sillon lumineux qu'a laissé son passage.

Puisqu'il vous plaît d'entendre parler d'elle, et que tout ce qui se rattache à son souvenir a pour vous un attrait toujours souriant et toujours nouveau, je veux vous conter comment il me fut donné de la voir pour la première fois.

Il y a bien quelques années de cela. J'étais jeune et ne connaissais guère que mon village. Un ami de ma famille, qui me tenait en grande affection, ayant parlé de m'emmener dans le midi de la France, où l'appelaient des affaires de succession, on pensa qu'avant de me lâcher dans la vie, il ne serait pas mal de me faire courir un peu le monde.

Je partis donc par une belle matinée d'avril, en compagnie de l'ami Jacques, dans une petite carriole qui jouait la chaise de poste à s'y méprendre, attelée d'une petite jument aux jarrets de fer, que son maître appelait Bergère.

Vous jugez quel voyage enchanté ! Le printemps partout ! En moi, autour de moi, tout fleurissait, bruissait, verdissait dans mon cœur comme sur la terre, et mes seize ans

mêlaient leur ramage aux gazouillemens des oiseaux dans les bois.

Nous allions à petites journées, à la façon des *retturini*, partant le matin au soleil levant, prenant nos repas au hasard, couchant le soir à la grâce de Dieu.

Mais, très cher, rassurez-vous, vous n'avez point à redouter de nouvelles impressions de voyage. On ne m'a jamais vu parmi ces pèlerins indiscrets et bavards, qui vont frappant à toutes les portes, et secouant sans façon à tous les foyers la poussière de leurs sandales. Que raconter d'ailleurs, et que dire ? Il est des gens heureux : l'imprévu jaillit sur leurs pas ; le fantastique et le pittoresque les escortent le long de la route : touristes prédestinés qui, de Paris à Saint-Cloud, trouveront le moyen d'être une *odyssee*. Moi, mon ami, tout au rebours, et je crois sérieusement que je ferais le tour du monde sans apercevoir la queue d'une aventure. J'ai quelquefois voyagé à pied, à cheval, en voiture ; lanté, comme une flèche par la vapeur ; j'ai descendu le cours des fleuves ; comme Annibal, j'ai franchi les Alpes ; comme le pieux Enée, j'ai navigué sur la mer azurée ; l'Océan m'a porté sur sa croupe verdâtre. Eh bien, je le confesse en toute humilité, rien ne m'est advenu d'étrange ni de romantique. Sur l'onde, bon vent et flot paisible ; sur terre, jamais d'autre drame que les accidens du paysage, et toujours devant moi le sentier sûr et battu de la réalité, s'allongeant inflexible et nu comme le rail d'un chemin de fer. Les départs au matin, par l'air frais et sonore, les haltes au milieu du jour, les pèlerinages aux vieux murs, le salut échangé avec le voiturier qui se rend à la ville ou retourne au hameau, les conversations silencieuses de l'âme avec la nature, les rêves confiés à la nuée qui passe, les rencontres bienveillantes, les arrivées le soir à l'hôtellerie ; l'accueil de l'hôte, la curiosité, parfois la sympathie qu'éveille presque à coup sûr un visage étranger et jeune ; tels sont, à vrai dire, les incidens solennels qui ont jusqu'à présent signalé mes voyages ; c'est, en quelques mots, tout le poème de ma première campagne, moins l'épisode de que je veux vous conter.

Mon ami Jacques parlait peu : entre le lever et le coucher du soleil, il fumait de quinze à vingt pipes, et dormait le reste du temps. Bergère faisait de huit à dix lieues par jour, plus ou moins, suivant les étapes. Tout n'était nouveau et tout me ravissait, excepté pourtant les villes que nous traversions, et qui toutes me semblaient asfrées.

Je me demandais s'il était possible que des êtres organisés comme mon ami Jacques et moi consentissent librement à traîner leur vie dans ces hideux repaires auxquels je comparais avec orgueil le trou natal où j'avais grandi. Charme de la patrie ! Puissance des lieux où s'est écoulée notre enfance ! Magie du coin de terre où nos yeux se sont ouverts à la lumière !

Je me souviens de m'être rencontré, voici quelques années, dans un coupé de diligence, avec un élève du collège St-Louis, qui, pour la première fois depuis cinq ans, allait passer les vacances dans sa famille.

Malgré la différence de nos âges, nous nous primes bientôt d'amitié l'un pour l'autre.

C'était un aimable jeune homme, presque un enfant encore, turbulent, expansif et tendre. Il me parlait avec une joie pétulante de sa mère, de ses deux sœurs, du domaine où il était né, et qu'il allait revoir après cinq ans d'absence. Je me plaisais à l'écouter. En l'écoulant, je me reportais avec bonheur et mélancolie aux heureux jours de ma jeunesse.

Comme nous venions de gravir à pied une côte rapide, arrivé sur le plateau, je ne pus m'empêcher de me récrier en voyant le paysage qui se déroulait à nos pieds. C'était merveilleux, en effet : des bois diaprés de mille couleurs, des coteaux couronnés de pampres rougis par l'automne, la rivière qu'enflammait le couchant, des villages fumant ça et là, des clochers perçant le feuillage éclairci, l'ombre des peupliers s'allongeant sur l'herbe des prés, puis, de la vallée montant jusqu'à nous, tous les parfums, toutes les rumeurs, toutes les harmonies du soir.

Mon jeune gars hochait la tête. Si vous voulez voir quelque chose de beau, me dit-il, il faut venir avec moi à Fresnes.

— Qu'est-ce que Fresnes ? lui demandais-je.

— Fresnes, me répondit-il, c'est où je vais, c'est le domaine où je suis né, où m'attendent ma mère et mes sœurs.

— Et c'est beau ?

— Oui, c'est très beau, ajouta-t-il avec un fin sourire.

— Vous avez des bois ?

— Des forêts.

— De l'eau ?

— Un lac, une rivière.

— Des coteaux ?

— Vous pouvez dire des montagnes.

— Ce doit être, en effet, un beau pays, lui répliquai-je.

Le reste de la soirée il ne fut question que de Fresnes entre nous. Le lendemain, dans la matinée, la diligence relaya devant la porte du *Lion-d'Or*, dans une méchante ville appelée, je crois, Saint-Maixent, à deux petites lieues de Fresnes : c'était là que mon jeune ami et moi devions nous séparer. Un domestique l'attendait en effet au débotté, avec deux chevaux.

Le conducteur ayant déclaré que la voiture, par je ne sais quel vice d'administration, s'attarderait à Saint-Maixent au moins durant quatre heures, je cédai aux instances de mon jeune camarade de l'accompagner jusqu'au domaine de ses pères. J'étais curieux de visiter cet Eden, et d'en emporter l'image dans mon souvenir. J'enfourchai donc le cheval du serviteur, et nous partîmes au galop de nos bêtes. Nous avançions au milieu d'un pays plat, nu, sec et morne, mais je me rassurai en songeant à Vaucluse où l'on arrive par enchantement au détour d'un rocher aride. Enfin, après une heure de galop, nos chevaux s'arrêtèrent au bout d'un village, devant une grille de bois peinte en vert. Mon compagnon se jeta à bas de sa monture, tomba dans les bras de trois femmes qui pleuraient de joie, et ce furent pendant quelques minutes des embrassements que la parole humaine ne saurait exprimer.

Bien que fort ému et véritablement attendri, je cherchais du regard le lac et la rivière, les montagnes et les forêts. A franchement parler, c'était un pays infâme.

Les premiers transports apaisés, l'enfant me prit par la main.

— Tenez, me dit-il, les yeux mouillés de larmes, voici nos forêts, nos montagnes, et là-bas notre lac et notre rivière. Hier avais-je raison ? Savez-vous rien au monde de plus beau ? J'ouvris de grands yeux pour

mieux voir. Le lac était une mare où barbotait une douzaine de canards ; la rivière, un filet d'eau mal sain ; la forêt, un bouquet de chênes au feuillage rongé moins par l'automne que par les chenilles ; les montagnes, quelques quartiers de roc à moitié ruinés par les mineurs.

Charme du pays natal ! ainsi que je m'écriais tout à l'heure ; et vous-même, mon cher Auguste, sous le ciel bleu de l'Italie, au milieu des orangers de la rivière de Gènes, n'avez-vous pas regretté parfois le parfum de vos pompiers en fleurs, votre maison près du cours de la Seine, les allées de votre verger ? Ne vous êtes-vous jamais oublié à chercher du regard le clocher de votre village, ce clocher déjà historique, et qu'à votre tour vous deviez illustrer plus tard ?

Cependant, plus nous approchions du Midi, plus les villes prenaient une tournure coquette, un aspect élégant et propre. C'était toujours moins beau que la patrie, et certes j'aurais donné de grand cœur toutes les cités se mirant orgueilleusement dans le Rhône pour mon village qui baigne modestement ses pieds dans la Creuse ; mais c'était beau pourtant, j'en conviens.

Vers la fin d'avril, par une soirée chaude et dorée comme un soir d'été, Bergère, la carriole, l'ami Jacques, sa pipe et moi, nous entrâmes triomphalement dans Carpentras. Voici, par exemple, une ville charmante qui partage, je ne sais pourquoi, avec Brive-la-Gaillarde, Pézenas et Landerneau, le privilège de fournir tous les niais que sacrifie la littérature à l'amusement du public. Je ne connais ni Landerneau, ni Pézenas, ni Brive-la-Gaillarde ; mais je certifie que Carpentras, au pied du mont Ventoux, blottie dans son enceinte de remparts crénelés, comme une perdrix dans une croûte de pâté, est une des plus poétiques villes de France qui rôtiennent au soleil du midi. Nous descendîmes à l'hôtel des *Trois Chats qui miaulent*. Sur l'enseigne en plein vent, un artiste de l'endroit avait peint trois chats dans un état d'exaltation difficile à écrire, et qui semblaient exécuter le tric le plus infernal qui se puisse imaginer.

À peine descendus de notre char, nous remarquâmes autour de nous une agitation qui ne devait pas être habituelle. Des groupes animés stationnaient devant l'hôtel et sur la place du Théâtre. Il y avait avec l'air du printemps je ne sais quel air de fête répandu dans l'atmosphère. Des voitures arrivaient de toutes parts et se croisaient en tous sens. Nécessairement il se préparait là quelque chose de joyeux et d'étrange que nous ignorions, car Bergère, mon ami Jacques et moi, nous étions trop inconnus et d'ailleurs trop modestes pour attribuer ce mouvement et ce concours de citoyens à notre passage en leurs murs. Il était clair qu'on attendait un prince du sang ou un acteur en représentation.

La cloche du dîner interrompit brusquement les commentaires auxquels nous nous livrions depuis quelques instans. A table d'hôte, j'observai pour la première fois une nouvelle espèce de bipèdes dont je n'avais pas jusqu'alors soupçonné l'existence, M. de Buffon et les autres naturalistes ayant omis d'en faire mention dans leurs histoires.

Mon ami Jacques m'assura que ces êtres bizarres étaient des commis-voyageurs.

Ils nous apprirent qu'on donnait le soir même à Carpentras, dans la salle du théâtre, un concert au profit des pauvres. Un concert ! à ce mot je rougis de plaisir ; ce que voyant, mon ami Jacques se prit à pâlir d'épouvante ; car il y avait au monde deux choses qu'il avait en haine profonde : la pre-

mière sa femme, et la seconde la musique. La musique était le seul point sur lequel nous différons de sentiment.

Il faut bien se dire qu'alors un concert était une chose rare en province. A cette époque, l'éducation musicale de la France commençait à peine, et, pour ma part, je n'avais entendu d'autres concerts que ceux des oiseaux de nos ramées. Depuis ce temps, nous avons fait en ceci des progrès rapides ; la France est devenue musicienne pour le moins autant que l'Allemagne. La mélomanie a tout envahi, et il est difficile de prévoir où s'arrêtera le mal. Il n'est pas, dans nos départemens, une ville de quatre mille âmes qui n'ait, une fois par semaine, son concert d'amateurs, et tous les jours, à toute heure, deux ou trois cents mains occupées à tapoter sur le clavier de cet instrument sans âme et sans cœur qui s'appelle un piano ; c'est une rage, une maladie.

Dernièrement, j'ai revu mon village. Autrement, voici vingt ans à peine, on n'y comptait qu'un clavecin, le clavecin de ma pauvre marraine. Je vois encore ses doigts blancs et secs se promener sur les touches d'ivoire, j'entends encore sa voix mélancolique et tendre chantant les vieux airs de *Richard*. J'ai retrouvé mon endroit infesté de pianos, de cornets à pistons, de basses énormes, de trompettes colossales et d'autres instruments antidiluviens. Le jour de mon arrivée, il y avait concert chez M. le maire ; le lendemain on donnait une sérénade à un député de l'opposition. Dieu me pardonne, je parierais qu'à cette heure la fille de ma nourrice a un piano, et que mon frère de lait joue de la flûte ou de la clarinette ! Autrefois, Toinette chantait les airs du pays en patois, et François nous faisait danser le dimanche, sur la place des Ormeaux, aux sons de la musette. Soyez sûr que la musique a déjà tué parmi nous beaucoup de choses qui la valaient peut-être : elle a tué la comédie, le drame, le théâtre en un mot.

Aux plaisirs de l'intelligence, qui demandent toujours un certain travail, elle a substitué un délassement qui n'en exige aucun. Pour en jouir, il suffit d'avoir les oreilles.

Dans les familles, le piano a tué le silence d'abord, le recueillement, puis l'amour des livres et les lectures qui charmaient jadis les soirées d'hiver.

Les concerts sont aujourd'hui un divertissement assez commun et assez vulgaire, à la portée de tout le monde : on les donne à la douzaine.

Je ne parle pas seulement de Paris, où nous avons des concerts en veux-tu en voilà ; je parle aussi de la province, où il est bien difficile de passer entre deux rangées de maisons sans recevoir une sonnette dans la poitrine. Mais, au temps où je voyageais avec mon ami Jacques dans la carriole traînée par Bergère, un concert était un événement, quelque chose de rare et de solennel. On s'y prenait trois mois à l'avance, et quand le grand jour avait lui, c'était de toute part une affluence pareille à celle qui encomrait Carpentras à l'heure dont nous parlons. Il faut tout dire : à ce concert au profit des pauvres on devait entendre plusieurs amateurs célèbres dans le département et aux alentours, entre autres un flageolet de Tarascon dont on racontait des merveilles. Mais l'attrait le plus vif, l'appât le plus séduisant, le vrai charme de cette fête, c'était la comtesse de R... qui avait promis d'y concourir de sa grâce, de sa beauté, de sa voix et de son talent.

Or, il y avait sur la comtesse de R... toute une histoire qu'on racontait de façons diverses. A ces propos, les êtres étranges que

mon ami Jacques appelait des commis-voynageurs s'en donnaient à cœur joie et se permettaient une foule de traits et de plaisanteries que je ne saurais trop redire. Toutefois, ce que j'entendais piquait au vif ma curiosité. J'appris que la comtesse de R... était, quelques années auparavant, une cantatrice célèbre ; son nom, que n'a point dévoré l'oubli, résonne encore aujourd'hui entre les noms de Pasta et de Catalani, comme une harpe éolienne. N'ayant pu parvenir à faire de la prima donna sa maîtresse, le comte de R... en avait fait sa femme. On ajoutait qu'amant jaloux autant que mari sévère, après l'avoir enlevée au théâtre, il la tenait dans son château où l'infortunée victime se mourait de regrets, de tristesse et d'ennui.

Peut-être n'étaient-ce là que des fables inventées à plaisir. Toujours est-il que, depuis trois ans que la duchesse habitait le pays, on l'avait à peine entrevue. Si les uns vantaient sa jeunesse et sa beauté, d'autres affirmaient qu'elle n'était rien moins que jeune et belle. D'autres, enfin, prétendaient qu'elle avait perdu sa voix après quelques mois de mariage. A l'unique fin de savoir à quoi s'en tenir sur toutes ces questions, le pays, qui d'ailleurs n'aimait point le comte de R... à cause de sa grande fortune, de son grand nom et de ses belles manières (j'ai su tout ceci plus tard), le pays, dis-je, avait imaginé de donner un concert pour les pauvres, et de prier la comtesse de R... de concourir à cette œuvre ; c'était tout simplement un prétexte pour arriver jusqu'à la mystérieuse châtelaine, un piège que lui tendait la curiosité des méchants et des sots, qui n'étaient pas fâchés en même temps de rappeler à M. le comte qu'il avait épousé une chanteuse, et de lui prouver qu'on était dans le secret de sa mésalliance.

Une députation de notables s'était donc rendue au château. A leur grand désappointement, ils n'avaient pu pénétrer jusqu'à la comtesse, mais le comte les avait accueillis avec toutes sortes de bonnes grâces, et s'était empressé de promettre le concours de sa femme à l'œuvre charitable. La nouvelle s'en était répandue bientôt à dix lieues à la ronde, et voici pourquoi l'on accourait de toutes parts à cette fête.

Décider l'ami Jacques à prendre un billet de concert, il n'y fallait pas songer : rien qu'à l'idée qu'on allait faire de la musique à Carpentras, il voulut atteler Bergère et s'enfuir à la hâte. J'eus bien de la peine à l'en dissuader. Sur le coup de huit heures, il s'alla coucher, et moi, conduit par la foule, je pris, libre et joyeux, le chemin du théâtre. La salle était déjà pleine. Les concertans et leurs instrumens occupaient la scène, ornée de fleurs et de guirlandes de feuillages. Un piano destiné à la comtesse de R... était placé près de la rampe, en face de l'assemblée. Tout le monde était à son poste ; nul ne manquait, que la comtesse. Déjà on s'interrogeait avec inquiétude ; tous les regards erraient çà et là ; la comtesse de R... n'apparaissait pas. Après une heure de vaine attente, comme des murmures d'impatience commençaient à circuler dans la salle, l'orchestre prit le parti de commencer.

On joua d'abord l'ouverture de la *Caravane*. Je trouvai l'exécution parfaite et d'un effet magique ; je ne me doutais pas jusqu'alors que, douze hommes donnés, on put arriver à produire un tel tapage. Flûtes, violons, basses et clarinettes rivalisèrent d'énergie et de bon vouloir. Je saisis pour eux à grosses gouttes. Il n'est pas besoin d'ajouter que ce morceau fut converti d'applaudissemens frénétiques. La dernière mesure achevée, tous les yeux cherchèrent la comtesse de R... Point de comtesse.

Au bout de quelques minutes de répit, un monsieur gros et court, habit noir et cravate blanche, s'avança sur le bord de la scène, salua gracieusement, tira de sa poche trois ou quatre morceaux de bois, puis, après les avoir ajustés les uns aux autres, il annonça qu'à l'aide de ce léger instrument il fallait imiter le chant de tous les oiseaux, depuis le chant du rossignol jusqu'au croassement du corbeau. A ces mots, il courut dans l'assemblée un murmure de flatteuse approbation, auquel succéda presque aussitôt un profond et religieux silence. Ce monsieur gros et court était le flageolet de Turascon.

Il imita d'abord le gazouillement du rossignol, puis successivement le ramage de la mésange et de la fauvette, le sifflement du merle, le cri de la chouette, le roucoulement de la colombe, le gloussement de la poule, le chant aigu du coq, et, comme il l'avait promis, le croassement du corbeau. Ce flageolet était à la fois une volière et une basse-cour. Après une heure de cet agréable exercice, que sembla goûter fort le public de Carpentras, le monsieur remit en morceaux son précieux instrument, les fourra dans sa poche, et se retira au milieu des applaudissemens de la foule. Mon voisin de droite, qui ne pouvait croire aux merveilles qu'il venait d'entendre, assurait qu'il y avait des oiseaux cachés dans les coulisses. Mon voisin de gauche, aimable et fin railleur, était d'avis que ce monsieur envoyait son flageolet, pour le faire empailer, à M. Dupont, le naturaliste.

Au gros monsieur succéda un monsieur long et mince. Celui-ci était d'Avignon. Il annonça qu'il allait, à l'aide d'un simple violon, imiter tous les instrumens, depuis la flûte jusqu'au tambour ; ce qu'il fit, en effet, avec les meilleures intentions du monde. Il jona de tous les instrumens, excepté du violon. En y songeant, je me suis dit plus tard qu'il est ainsi beaucoup d'artistes chez qui le talent d'assimilation a tué l'individualité ; habiles à tout reproduire, si ce n'est leur propre nature, échos de tous, si ce n'est d'eux-mêmes.

Au monsieur long et fluet succéda un troisième monsieur, chevelu, barbu, frisé, pompadé, bichonné, gants queues de serins, manchettes relevées sur le poignet ; un beau, un dandy ; le lion n'était pas encore inventé. Il avait la taille d'un tambour-major, des mains à tuer un bœuf d'un coup de poing, et des épaules à rendre jaloux Hércule. Il se mit au piano, et chanta *Fleur de Tige* d'une voix amoureuse qui nous plongea tous dans le ravissement. Dès-lors j'ai toujours professé une profonde admiration pour la vauleureuse jeunesse qui charme ainsi les soirées du monde. Aller sur le terrain, essayer sans pâlir le coup de son adversaire, assister vaillamment à une bataille rangée, charger l'ennemi d'un pied ferme, marcher sans faiblesse au supplice : tout ceci n'a rien qui m'étonne. Mais en présence de deux ou trois cents personnes, se camper bravement devant un piano, et chanter dans sa barbe : *Je vais revoir ma Normandie*, ou autre complainte analogue, c'est le plus haut point d'héroïsme où l'homme puisse arriver. Ces messieurs ont fait leurs preuves de courage, et sont en droit de refuser un duel. Les femmes, en ceci, partagent mon opinion, et comme en général, elles aiment les héros, il est bien rare qu'un chanteur de romances ne l'emporte pas auprès d'elles sur un homme d'esprit.

Pendant la comtesse n'arrivait pas. Il était près de dix heures. Raisonnablement, on ne devait plus compter sur elle. Tou-

tefois, on attendait, on espérait encore, lorsqu'un quatrième monsieur, de Carpentras celui-là, le chef d'orchestre, le meneur de la fête, s'approcha de la rampe, et, après trois saluts compassés, communiqua à l'assemblée une lettre qu'il venait de recevoir à l'instant. C'était une charmante petite lettre par laquelle madame de R... s'excusait de ne pouvoir se rendre au concert, et priait messieurs les commissaires de vouloir agréer son offrande avec ses regrets. Cette lettre était accompagnée d'un billet de mille livres.

On pense si ce dut être un cruel désappointement pour les curieux, les sots et les méchans. Ce fut un tohu-bolu général, un tolle universel. Que ne dit-on pas ? que n'entendis-je pas ? Il était assez clair que la comtesse était vieille et laide, puisqu'elle refusait de se montrer ; qu'elle avait perdu sa voix, puisqu'elle refusait de se faire entendre. Mais ce fut l'envoi du billet de mille livres qui surtout échauffa la bile de ces honnêtes gens. Il convenait bien à une chanteuse des rues de prendre ainsi des airs de princesse ? Les pauvres de Carpentras avaient-ils besoin des munificences du château de R... ? La ville ne suffisait-elle pas à nourrir ses pauvres ? On était d'avis que ce billet de mille livres fût immédiatement renvoyé à l'orgueilleuse donataire. En même temps, comme le plus grand nombre n'avait payé que pour voir et pour entendre chanter la comtesse, ce n'était, de toutes parts, que gens qui se disaient volés et réclamaient impérieusement leur argent : si bien que, de ce concert donné au profit des pauvres, les pauvres couraient grand risque de ne retirer d'autre bénéfice que l'avantage de n'y avoir point assisté. L'indignation allait croissant, l'exaspération était à son comble. Vainement, pour apaiser le bruit des passions déchaînées et couvrir le bruit de l'orage, l'orchestre attaque, avec une vigueur peu commune, l'ouverture de *Lodoïsha*, l'orage couvrait le bruit de l'orchestre.

Il m'est arrivé, depuis cette soirée mémorable, d'assister à bien des concerts, mais je ne pense pas avoir jamais entendu un pareil vacarme, pas même à un concert donné tout récemment par une gazette musicale. On sifflait, on hurlait, et, au milieu de la tempête, l'ouverture de *Lodoïsha* allait toujours son train ; les Tartares étaient dans la salle. Il était difficile de prévoir comment se terminerait cette scène de confusion et de désordre, quand soudain les flots en fureur retombèrent silencieux et immobiles, comme si le doigt de Dieu leur eût commandé de se taire et de se calmer.

JULES SANDEAU.

(La suite prochainement.)

La Légende Dorée des Artistes.

LES QUATRE ÉVANGÉLISTES.

Les quatre Évangélistes s'offrent à nous comme quatre majestueuses colonnes sur lesquelles repose l'édifice chrétien. Témoins glorieux, interprètes sublimes de la religion révélée, il n'est pas surprenant que leurs images abondent, et que, dès l'origine, on les ait vus représentés dans les temples du culte qu'ils ont prêché.

Comme il ne reste d'eux aucune ressemblance authentique ou même apocryphe, leur représentation a été symbolique ou idéale. Symbolique, lorsque l'artiste se proposait d'exprimer par quelque image emblématique, le sens de leur mission spirituelle ; idéale, quand il ajoutait au type que son imagination lui avait fourni type de grandeur intellectuelle, de dignité, d'éloquence persuasive, rehaussée par la beauté de la stature, l'ampleur des dra-

peries, l'élévation du regard, le noble mouvement des lèvres, quelque trait caractéristique fourni par les Ecritures. Cette création, sortie du cerveau de l'artiste, et plus ou moins conforme à l'image que les autres hommes avaient pu se former du personnage sacré qu'il avait voulu leur montrer, cette création, disons-nous, était le portrait idéal de l'Évangéliste. Une plume ou un livre, placé dans sa main, servait à désigner plus clairement encore l'interprète de la vérité révélée. Nous croyons curieux de les considérer au point de vue historique, et de reproduire les recherches faites par la *Revue Britannique* sur leur mystérieuse individualité.

SAINT MATHIEU.

Saint Mathieu n'occupe, parmi les apôtres, que la septième ou huitième place. Comme évangéliste il a toujours eu la première, et il doit cet honneur à ce que son évangile fut écrit avant tous les autres. On a peu de notions certaines sur son compte. Son nom ne paraît qu'une seule fois dans l'Évangile dont il est l'auteur, et dans les trois autres il n'est mentionné que relativement à deux faits de secondaire importance.

Il était hébreu de naissance, et il exerçait, au nom de l'autorité romaine, les fonctions de publicain ou collecteur d'impôt; office très-lucratif, mais qui le signalait à la haine de ses compatriotes. Son nom de famille était Lévi. Une tradition fort abrégée rappelle qu'il percevait l'impôt, près du lac de Gennesareth, lorsque Jésus, qui passait par là, le vit et lui enjoignit de le suivre. Mathieu quitta tout et suivit Jésus. Plus tard il donna un grand repas dans sa maison; un certain nombre de publicains et de pêcheurs vinrent s'y asseoir avec le Seigneur et ses disciples, au grand étonnement et au grand scandale des juifs. Là s'écrit la chronique sacrée.

La légende ou la tradition profane n'en dit guère davantage. On raconte qu'après la dispersion des apôtres, Mathieu prêcha l'Évangile en Éthiopie; qu'il convertit au christianisme le roi d'Éthiopie et toute sa famille, et que la fille du roi, nommée Iphigénie, fut par lui placée à la tête d'une communauté de deux cents vierges, qui se consacraient au service du Seigneur. Certain roi païen, ayant menacé d'arracher la princesse à ce saint asile, fut frappé de la lèpre et vit son palais détruit par l'incendie. On ajoute que Mathieu prêcha l'Évangile dans différentes contrées de l'Asie, et qu'enfin, chez les Parthes, il souffrit le martyre.

Lorsque saint Mathieu est représenté isolément, en sa qualité d'évangéliste, il tient d'ordinaire le livre et la plume. Quelquefois il écrit. Toujours il a près de lui l'ange qui lui sert d'insigne, et dont la présence est diversement motivée. Tantôt cet ange est debout, et lui montre le ciel, tantôt il dicte, tantôt il tient l'encrier, tantôt il supporte le livre. Quand saint Mathieu est représenté comme apôtre, il porte avec lui une bourse ou un sac d'argent, allusion directe à son premier métier de receveur des taxes.

Le principal incident de sa vie, appelé généralement la Vocation de saint Mathieu, a été le sujet de quelques tableaux.

Dans l'église de San-Luigi des Français à Rome, saint Mathieu fournit trois tableaux peints par Caravaggio. Le premier représente le saint écrivant son Évangile sous la dictée d'un ange qui est derrière lui, les ailes ouvertes. Le second est la Vocation de saint Mathieu; le saint, qui vient de compter de l'argent, se lève, une main sur sa poitrine, et se prépare à suivre le Sauveur. Un vieillard, des lunettes sur le nez, examine avec une curiosité naïve

le personnage dont l'appel exerce une si merveilleuse autorité. Un enfant ramasse, à la dérobée, l'argent que l'apôtre a laissé tomber. Le martyr du saint a fourni le sujet du troisième tableau. Il est représenté en habits de prêtre, étendu sur un bloc de bois; le bourreau à demi nu lève son épée. Quelques spectateurs s'écartent frappés d'horreur. Admirablement peintes, mais ne portant pas l'empreinte d'aucun sentiment poétique, ces toiles ne convenaient point aux prêtres qui les avaient commandées. Il fallut que le peintre du Caravage, le cardinal Giustiniani, employât toute son influence pour éviter au grand peintre l'humiliation d'un refus.

A ces exceptions près, on rencontre assez rarement des toiles représentant l'effigie de saint Mathieu ou des incidents de sa carrière apostolique. On lui a dédié fort peu d'églises, et je ne crois pas qu'il soit le patron d'aucun pays, d'aucune ville, d'aucun commerce ou d'aucun métier.

SAINT MARC.

Saint Marc l'évangéliste n'était point un apôtre. Sa conversion n'a été constatée que quelque temps après l'ascension du Sauveur. On dit qu'il fut converti et baptisé par saint Pierre, dont il devint ensuite le disciple favori. Saint Pierre, en effet, l'avait surnommé son "fils dans la foi." Il fut le compagnon et l'acolyte zélé de Paul et de Barnabé, avec lesquels il prêcha l'Évangile aux Gentils. Il accompagna aussi saint Pierre dans les murs de Rome, et, selon quelques-uns, ce fut sous sa dictée qu'il écrivit son évangile à l'usage des néophytes romains. Plus tard, docile aux ordres de ce grand patron, il porta la parole sacrée en Égypte, et après douze années de prédication dans la Lybie ou dans la Thébaine, il fonda l'église d'Alexandrie, qui, parmi les premières communautés chrétiennes, n'aurait bientôt prendre un rang si distingué. Ses miracles le signalèrent à la haine des païens, qui l'accusèrent de sorcellerie, et qui, pendant une fête de leur dieu Serapis, l'ayant pris et garrotté, le traînèrent sur le pavé des rues et sur les rochers des montagnes voisines, jusqu'à ce qu'il eût rendu le dernier soupir. Son martyre, postérieur d'environ trois années à celui de saint Pierre et de saint Paul, eut lieu le 26 avril, en l'année 68 de l'ère chrétienne. Les néophytes d'Alexandrie brûlèrent ses restes déchirés, et son sépulchre, durant plusieurs siècles, fut regardé comme un lieu saint. Vers l'année 816, quelques marchands vénitiens, que leurs affaires avaient amenés à Alexandrie, enlevèrent secrètement ses reliques, qui furent déposées à Venise, où l'on construisit, à cette occasion, la magnifique cathédrale dédiée à saint Marc. Il fut envisagé, dès lors, comme le patron de la cité; et ce qui désignait naturellement sa vie au pinceau fécond des peintres vénitiens. Ils y ont puisé le sujet d'un grand nombre de tableaux fameux.

Lorsque saint Marc est représenté comme un des évangélistes, soit seul, soit avec ses trois collègues, il est presque toujours accompagné du lion, avec ou sans ailes; cette dernière forme est plus rarement adoptée, car les ailes du lion de saint Marc servent à le distinguer de saint Jérôme, presque toujours représenté, lui aussi, en compagnie d'un lion, ainsi que nous aurons lieu de le remarquer ailleurs.

L'école vénitienne a multiplié les tableaux empruntés à l'histoire de saint Marc.

Dans ces toiles on voit illustrées les légendes qui avaient cours en Égypte, sur la vie de l'évangéliste; entre autres celle d'un pauvre savetier que saint Marc rencontra dans une de ses courses, et qui, s'étant blessé la main avec son aigle, se trouvait hors d'état de gagner sa

vie. Saint Marc guérit sa blessure, et le savetier, désormais converti, au lieu de reprendre son ancienne profession, se fit instruire, devint chrétien zélé, répandit la parole divine, et finit par succéder à saint Marc comme évêque d'Alexandrie. Cet homme s'appelait Anian. Mansueti (1500) a peint la cure miraculeuse et le baptême du futur évêque dans l'école de Saint-Marc à Venise. On voit dans la galerie de Berlin un grand tableau de Cinna Conegliano (1562), renfermant un grand nombre de personnages, et représentant la guérison d'Anian. Le martyr de saint Marc par Belliniano figure à Venise sur les murailles de l'Académie.

En 1340, selon les chroniques véniennes, une tempête d'une violence inconnue jusqu'alors souleva les flots de l'Adriatique, et menaça de détruire la Cité-reine. Les rues et les temples se remplirent de suppliants terrifiés, qui bientôt, réunis en procession solennelle et guidés par les magistrats, se rendirent à la cathédrale pour y implorer la protection du saint patron de Venise. Durant ce tumulte, un pauvre pêcheur dont la fragile embarcation était ballottée çà et là parmi les lagues, aperçut tout à coup saint Marc, saint Nicolas et saint Georges, luttant avec les démons qui avaient excité la tempête, et qui bientôt vaincus, durent abandonner la partie. En signe de protection, saint Marc donna sa bague au pêcheur; et les envoyés célestes disparurent aussitôt que ce dernier l'eut reçue. L'orage était calmé; le pêcheur revint sain et sauf au rivage, et la bague céleste fut le premier anneau de fiançailles que le doge offrit à la mer, en l'épousant au nom de la république.

Cette légende a fourni le sujet de deux tableaux célèbres. Le premier, du Giorgione, est une des plus grandes et des plus nobles toiles qu'il ait signées. Il représente la tempête: un navire s'élève sur les vagues, rempli de démons à figures de satyres; saint Marc, saint Nicolas et saint Georges, montés sur un frêle esquif, accourent pour les combattre; les démons effrayés se précipitent dans les flots: quelques-uns grimpent dans les agrès de leur infernal vaisseau; d'autres sont accroupis sur les mâts enflammés qui projettent de livides lueurs sur le ciel obscur et la mer soulevée. Au premier plan se voit une troisième embarcation où quatre rameurs sont assis, vigoureux démons, dont les figures fortement éclairées sont des chefs-d'œuvre de peinture; plusieurs monstres marins se jouent à la surface de la mer, et sur leurs croupes écailleuses plus d'un démon s'est hissé à califourchon. Dans un lointain nuageux on entrevoit le profil de Venise vaguement découpé sur le ciel. Le tout forme un tableau rempli de vigueur et poétiquement conçu, mais déplorablement endommagé. Paris Bordone, traitant autrement le même sujet, a représenté le pêcheur au moment où il offre au doge l'anneau miraculeux. C'est une composition riche et savante, où les détails d'architecture occupent une grande place. Ces deux tableaux appartiennent à la galerie de l'Académie de Venise.

SAINT LUC.

On connaît assez peu son histoire authentique; il ne comptait point parmi les apôtres, et, comme saint Marc, il paraît avoir été converti seulement après la miraculeuse ascension du Sauveur. C'était un disciple chéri de saint Paul, qu'il suivit partout, à Athènes, à Rome, et près duquel il demeura jusqu'à la fin. Après le martyre de saint Pierre et de saint Paul, il prêcha l'Évangile aux divers peuples de la Grèce. S'il y mourut de mort naturelle, ou il souffrit pour la foi, c'est ce qui ne semble pas très-

éclairci. Quelques auteurs affirment cependant qu'il fut crucifié à Patras, en Achaïe, en même temps que saint André.

Saint Luc est le patron des peintres et des médecins. On a quelques motifs de penser qu'il appartenait à la dernière de ces deux professions. Quant à la jolie légende qui fait de lui un peintre, et le représente comme ayant eu le bonheur de reproduire les traits de la Vierge Marie, elle ne s'était d'aucune tradition contemporaine. Dans son ouvrage sur les *Cours de l'Europe*, Swinburne assigne tout au contraire à cette histoire une origine qui la dément. Selon lui, vers le temps où Constantinople fut prise par Mahomet II, il existait dans cette ville un célèbre peintre de madones, et connu sous le nom de Luc. On était arrivé à l'estimer pour sa sainteté aussi bien que pour son talent, et sa mort, durant le siège, fut regardée comme un martyre. Aussi ses tableaux en acquirent-ils une grande valeur, et il fut bientôt confondu, par la dévotion ignorante de cette époque à demi barbare, avec son homonyme l'évangéliste. Le seul témoignage historique que semble contredire cette version ne remonte pas au-delà du dixième siècle. A cette époque on découvrit dans les catacombes une grossière image de la Vierge avec une inscription portant qu'elle était "une des sept madones peintes par saint Luc." Il suffit de cette circonstance passablement insignifiante pour répandre parmi le peuple une opinion qui subsiste encore aujourd'hui, et qui attribue à l'évangéliste certains portraits de la Vierge, d'origine grecque, objets d'une singulière vénération.

Représenté comme évangéliste, saint Luc n'est presque jamais séparé du bœuf, avec ou sans viles, tantôt placé à côté de lui, tantôt accroupi à ses pieds. Dans une belle gravure de Lucas de Leyde on le voit avec une sorte de capuchon assis sur la croupe de cet animal et occupé à écrire. Son livre (l'Évangile) est appuyé entre les cornes du bœuf, et son écritoire est suspendu aux branches d'un arbre.

Les peintres ne pouvaient omettre de représenter, et très-souvent, leur patron faisant le portrait de la Vierge. Ce sujet existe, traité d'une façon toute originale, dans la collection Boissérée. La Vierge, assise sous un dais gothique richement décoré, tient sur ses genoux l'enfant Jésus, dans l'attitude la plus digne, mais la moins commode. Saint Luc, un genou en terre, copie sur l'autre ce divin modèle. On retrouve une peinture conçue dans le même esprit parmi les tableaux du musée de Vienne. Elle est due au pinceau d'Aldegraff. Carlo Maratti a représenté saint Luc montrant à la Vierge une effigie d'elle qu'il vient de terminer. Ce sujet existe reproduit par le burin d'Aquila. Mais de tous les tableaux où il est traité, le plus fameux sans contredit est attribué à Raphaël. Saint Luc, agenouillé sur un escabeau devant un cheval, peint la Vierge et son divin fils, qui lui apparaissent, soutenus dans le ciel par un berceau de nuages. Derrière saint Luc, et regardant son travail par-dessus l'épaule, Raphaël lui-même est debout. Poétiquement conçu et fort bien exécuté d'ailleurs, ce tableau est cependant contesté par les connaisseurs, et on fait valoir d'assez fortes raisons contre son authenticité. Un tableau sur le même sujet, dans de petites dimensions, mais très-beau d'ailleurs, et qu'on attribue à Raphaël, figure dans la galerie Grosvenor. Paul Véronèse a différemment compris la donnée principale du tableau. Son saint Luc, assis sur le dos du bœuf emblématique, vient de jeter à terre le portrait de la Vierge, et, dans une sorte d'extase, il tient les yeux levés sur

la madone et son fils, qui lui apparaissent au sein de la nue.

Le peu que l'on sait de saint Mathieu, de saint Marc et de saint Luc, n'a point permis d'établir pour eux une ressemblance typique; mais il en est tout autrement pour saint Jean, le premier des évangélistes et des apôtres, et le disciple favori du Christ; son caractère est assez connu pour réveiller l'idée distincte d'une physionomie à part, dont la tradition a dû, par conséquent, s'établir.

Fils du pêcheur Zébédée, il fut, avec son frère Jacques, un des premiers disciples du Christ, dont la préférence pour lui est attestée par une locution proverbiale. On désigne souvent saint Jean par cette périphrase synonymique: "Le disciple que Jésus aimait." L'extrême pureté de sa vie, son caractère affectueux et dévoué, justifiaient cette prédilection. Il fut le compagnon le plus constant de son divin maître, et durant tout le temps que Jésus passa sur la terre, l'existence de l'un resta inséparable de celle de l'autre. Aussi le retrouve-t-on mêlé à toutes les circonstances remarquables de la biographie évangélique. Il assista aux gloires de la transfiguration; pendant la cène, il était appuyé contre la poitrine de Jésus; à l'heure de la suprême agonie, il se tenait debout au pied de la croix; il coucha le corps dans le sépulchre, et, après la mort de la Vierge mère, qui avait été placée sous sa protection par le Sauveur expirant, il parcourut la Judée, prêchant l'Évangile avec saint Pierre. De là, il passa dans l'Asie Mineure, où il fonda les sept églises, et où sa principale résidence était Ephèse. Durant la persécution des chrétiens par Domitien, saint Jean fut chargé de chaînes et envoyé à Rome, où, suivant une tradition généralement acceptée par l'Église, il fut jeté dans une chaudière d'huile bouillante; il en sortit miraculeusement préservé, comme s'il eût pris un bain rafraîchissant. Soupçonné de magie, on l'exila dans l'île de Patmos, où il écrivit ses révélations. La mort de Domitien lui rendit la liberté, dont il profita pour retourner à son église d'Ephèse et y écrire son Évangile; il avait alors quatre-vingt-dix ans. Quelques années après, presque centenaire, il mourut dans cette ville. C'est à ces principaux incidents que se rapportent la plupart des tableaux dont il a fourni le sujet.

Les effigies de saint Jean, pris à part des autres évangélistes, sont beaucoup plus nombreuses que celles de ses collègues; cependant, et malgré l'importance de son rôle, l'attrait de son caractère, les côtés pittoresques de son existence, il n'est point un des plus populaires patrons que le calendrier romain nous fournisse. Peu d'églises lui sont dédiées, et sauf celui des Templiers, nous ne connaissons pas d'ordre de chevalerie qui l'ait adopté pour protecteur. Bien qu'il fût très-âgé quand il écrivit son Évangile, on le représente toujours en tant qu'historien sacré, sous les traits d'un jeune homme pâle et sans barbe, les cheveux longs, flottans, et d'une teinte ordinairement assez claire, par laquelle on veut exprimer sans aucun doute l'extrême douceur de son caractère. On donne à ses traits une physionomie benigne et candide, à ses yeux un mouvement marqué vers le ciel; l'aigle soumis est toujours près de lui. Évangéliste, on le représente assis ou debout, le livre et la plume à la main. Apôtre, il est toujours debout, et tient en général la coupe du sacrement, d'où l'on voit sortir la tête d'une vipère. Ce dernier détail se rapporte à un incident raconté par saint Isidore dans une de ses lettres. Il paraît qu'à Rome on essaya d'empoisonner saint Jean, à l'aide de la hoisson consacrée où la foi chrétienne retrouve le sang de Jésus-Christ; le

brevage vénénéux qu'il but d'abord lui-même et qu'ensuite il administra aux communions ne produisit sur eux aucun mauvais effet, le poison étant sorti de la coupe sous la forme significative d'une vipère.

Lorsque la coupe, au lieu de serpent, est surmontée de l'hostie ordinaire, elle figure simplement l'institution de l'Eucharistie.

Parmi les figures isolées de saint Jean qui le représentent avec les attributs de l'évangéliste, les plus belles sont celles de Dominiquin, qui excellait à traiter ce sujet.

Toutes les fois que saint Jean figure, à titre épisodique, dans les tableaux tirés de la vie ou de la passion de Jésus-Christ, on le distingue aisément des autres apôtres à sa jeunesse, à sa beauté, à ses longs cheveux, et aussi à ce qu'il est toujours placé plus près du Seigneur que tous les autres disciples. Dans les Cènes anciennes, il est assis à sa droite. Dans les Crucifixions, il est debout d'un côté de la croix, la Vierge est de l'autre: leur douleur est égale et se manifeste par les mêmes attitudes. Dans les Descendes de croix, il joue un rôle encore plus important: c'est lui qui soutient la tête du Sauveur, et sa figure respire une émotion profonde, une affectueuse mélancolie. Dans les Ensevelissemens, tantôt il aide à porter le cadavre sacré, tantôt il suit en lamentant le cortège. Dans les Assomptions de la Vierge, il est généralement au premier rang des apôtres, et tandis que les autres regardent avec stupeur la tombe vide, il lève les yeux vers le ciel, avec une expression très-marquée de dévotion et de foi extatique.

Le sujet qu'on désigne généralement sous ce titre: le Martyre de saint Jean, est l'immersion de l'apôtre dans une cuve remplie d'huile bouillante, par ordre de l'empereur Domitien. Cette scène tragique eut pour théâtre la Porte Latine, à Rome, et près de là s'élève une église dédiée à saint Jean sur les murs de laquelle on a peint à fresque les détails de son supplice. Ce supplice a inspiré d'ailleurs peu de peintres. Albert Dürer en a fait une gravure. Saint Jean est représenté assis dans la cuve ardente. Un des bourreaux souffle le feu placé au-dessous; un autre, armé d'une sorte de cuillère, verse l'huile sur le crâne du martyr. Un magistrat (Domitien peut-être) est assis à gauche sur un trône. De nombreux spectateurs assistent à l'exécution. Rubens a peint la même scène, avec un grand luxe d'horrible vérité, pour le contretableau de l'église Saint Jean, à Malines, l'adonnant pour l'église Saint Pierre, à Venise.

Parmi les légendes relatives à saint Jean, la plus pathétique est celle-ci, racontée par Clément d'Alexandrie. Le futur évangéliste étant en route à Ephèse, avant son exil à Patmos, avait pris sous sa tutelle spéciale un jeune homme de la ville, dont l'intelligence et les qualités personnelles l'avaient séduit. Lorsqu'il dut s'absenter, il remit ce protégé aux soins d'un évêque: mais soit défaut de surveillance, soit irrésistibles penchans, le jeune homme tourna mal, et, passant rapidement d'un excès à l'autre, de débauché qu'il fut d'abord, il devint le chef d'une bande de voleurs et d'assassins, qui jetèrent bientôt la terreur dans tout le pays. Saint Jean, de retour à Ephèse, alla demander compte à l'évêque du précieux dépôt qu'il avait remis entre ses mains. Celui-ci, tout d'abord, ne comprenait pas; mais lorsque l'apôtre lui eut expliqué que par ces mots il entendait faire allusion à son fils adoptif, le malheureux, frappé de confusion, baissa les yeux, et d'une voix contrite, raconta ce qui s'était passé. Sur quoi saint Jean se prit à verser d'amères larmes, et à déchirer ses vêtements: Hélas! hélas! criait-il, à quel gardien avais-je laissé notre frère!—Il demanda

aussitôt un cheval, et parlit pour la forêt où s'étaient établis les brigands, qu'il ne tarda pas à rencontrer. A l'aspect de son ancien maître et précepteur, leur chef détourna la vue et voulut fuir. Mais saint Jean, à force d'instances et de prières, obtint qu'il demeurât et prêtât l'oreille à ses discours. Après qu'ils eurent échangé quelques paroles, le brigand, touché de repentir, fondit en larmes; et tandis qu'il implorait son pardon, il cachait sous ses habits sa main droite précédemment souillée par tant de crimes. Mais saint Jean, agenouillé devant lui, saisit cette main tant de fois ensanglantée, la couvrit de baisers, la baigna de ses larmes et resta près de son frère, encore une fois converti, jusqu'à ce qu'il eût, par ses encouragements, ses prières et ses consolations, achevé de le réconcilier avec le ciel et avec lui-même.

Ce touchant récit explique certaines gravures anciennes où saint Jean est représenté tenant embrassé le jeune bandit, qui a jeté ses armes et pleure sur l'épaule de l'apôtre. Il faut s'étonner que la peinture ne se soit pas emparée de ce sujet, qui devait tenter plus d'un artiste par tout ce qu'il a de dramatique et de pittoresque;—le paysage d'abord: une forêt sombre, où se jouent les vents et la lumière; le contraste des deux acteurs principaux, l'un jeune et superbe, l'autre, brisé par l'âge et les travaux apostoliques;—les armures brillantes, les draperies;—et par-dessus tout, le développement moral dont une pareille peinture est susceptible.

Nos lecteurs ont pu remarquer avec quelque surprise, dans beaucoup de tableaux religieux, la présence difficile à expliquer, d'une perdrix apprivoisée. On fait dériver cet accessoire d'une légende assez ingénieuse, également attribuée à la biographie de saint Jean. Il avait, dit-on, une perdrix privée qu'il aimait beaucoup, et dont il s'amusait à contempler l'éducation. Certain chasseur venant à passer devant lui, son arc et ses flèches à la main, manifesta une surprise railleuse à l'aspect d'un homme si vénérable, occupé d'une manière aussi futile. Pour toute réponse, le grand apôtre lui demanda "s'il tenait son arc toujours tendu.—Ce serait, dit l'autre, le vrai moyen de le mettre bientôt hors d'usage.—Par la même raison que vous défendez votre arc, reprit alors saint Jean, je défends, moi, ma pensée." Nous avons vu des perdrix jetées comme accessoires autour de plusieurs saintes Familles et de plusieurs saint Jérôme.

La mort de saint Jean n'a été représentée qu'une seule fois, du moins à notre connaissance, d'accord avec le texte qui s'y rapporte. Ce texte, pris dans le dernier chapitre de l'Évangile selon Jean, est conçu en ces termes: "Pierre voyant le disciple que Jésus aimait, suivra encore leurs pas, dit à Jésus:

— Seigneur, que deviendra cet homme? Jésus répondit:

— Si je veux qu'il reste ici et qu'il y ait nide ma venue, qu'est-ce que cela peut te faire?

Et alors parmi les frères se répandit cette parole que ce disciple ne mourrait point. (*Ev. secund. Joan.*, chap. XXI, v. 21, 22.)

Je n'ai jamais vu de peinture ou de gravure qui eût pour sujet ce tropas négatif. Mais il y est fait allusion dans les *Attribute der Heiligen*, et les peintres y trouveront la manière dont on l'a traité. Saint Jean, revêtu du costume sacerdotal, descend de l'autel dans une tombe ouverte, où il va s'étendre, non pour mourir, mais pour y sommeiller jusqu'à la venue du Messie.

Il existe un tableau de Paul Véronèse—le seul que je connaisse sur ce texte,—où il a re-

présenté la mère de Jacques et de Jean, demandant au Seigneur pourses deux fils, la place la plus élevée dans le ciel. (*Ev. secund. Matt.* chap. xx, v. 22).

Les peintres espagnols n'ont presque jamais représenté saint Jean autrement qu'avec les autres évangélistes ou les apôtres, et généralement vous ne le trouverez nulle part aussi populaire que son homonyme saint Jean-Baptiste, à qui la prééminence est acquise toutes les fois qu'ils sont réunis sur la même toile.

O. N. (Mrs. JAMESON.—*The Athenæum.*)

L'orgue de Saint-Denis.

En 1834, on décida qu'il serait établi un grand orgue dans l'église de Saint-Denis. Tous les facteurs furent appelés à soumettre des projets et des devis. Cinq concurrents se présentèrent: Pierre Erard, John Abbey, Callinet, Dalery, Cavaillé-Coll père et fils. Une commission, formée de membres de l'Institut, donna la préférence au projet de MM. Cavaillé-Coll. L'orgue sorti de l'atelier de ces facteurs après sept années de travail a été essayé, pour la première fois, le 9 octobre 1840, jour de la fête patronale de l'église, et inauguré le 21 septembre 1841. C'est le plus grand et le plus complet qui existe en France. On ne doute pas qu'avant peu d'années il ne soit aussi célèbre en Europe que celui de Fribourg. On sait que la soufflerie est la partie essentielle d'un orgue: l'air qu'elle comprime est le premier moteur du son. La soufflerie de l'orgue de Saint-Denis se compose de huit grands réservoirs contenant 17,000 litres d'air. Cette énorme quantité de vent est, en quelque sorte, toujours en permanence pour alimenter l'instrument et pourvoir à la dépense extraordinaire de soixante-dix jeux composés d'environ cinq mille tuyaux. Les flûtes de 32 pieds déploient un tel volume de son qu'il fait frémir les vitraux et qu'on peut le comparer aux bourdonnements des plus fortes cloches. Les grandes orgues ordinaires ont cinq claviers à mains. Dans celui de Saint-Denis le nombre en est réduit à trois. Ces claviers sont de quatre octaves et demie, *d'ut en fa*. Le premier correspond aux jeux du positif et aux jeux harmoniques; le deuxième, aux jeux du grand orgue et à ceux de bombards; le troisième, aux jeux de récit et d'échos expressifs. Il y a en outre un clavier de pédales de deux octaves, de *la en fa*. L'organiste peut faire entendre jusqu'à soixante combinaisons différentes dans l'exécution d'un même morceau de musique par la multiplication des mélanges du jeu du positif et de ceux du grand orgue. Il était à craindre que les claviers d'un instrument si gigantesque ne fussent extrêmement durs. Mais au moyen d'un appareil nouveau inventé par un Anglais, M. Barker, chaque touche répond sous le doigt avec une promptitude remarquable et n'exige pas plus d'effort que celle d'un piano ordinaire. Dans toute la construction de l'orgue, on a substitué le fer au bois, en sorte que l'intérieur, au lieu de présenter une charpente encombrée de toutes parts, est d'une simplicité et d'une clarté extrêmes. Le dessin du buffet est dû à M. Debret, chargé de la restauration générale de l'église: ses proportions sont élégantes: le style s'en harmonise parfaitement avec celui de l'édifice et produit un effet très satisfaisant.

Depuis plus de cinquante ans, il ne s'est fabriqué en France qu'un petit nombre d'orgues d'église remarquables. On peut citer cependant l'orgue de la cathédrale de Beauvais, construit par un magistrat de cette ville, M. Hamel, et l'orgue de Saint-Eustache, éta-

bli par la maison Daublaine-Callinet, et détruit par un incendie le 16 décembre dernier. Il existe en Allemagne plusieurs orgues de la plus grande dimension; les plus célèbres sont celles de Saint-Michel, à Hambourg; Sainte-Elisabeth, à Breslau; Sainte-Marie, à Francfort-sur-le-Mein. Ce dernier instrument contient 84 jeux, c'est le plus important qui ait été construit en Europe.

Au dernier siècle, nous possédions un grand nombre de facteurs distingués, entre autres les Clicot, Soyeuse, Micols, les frères dominicains Isnard et Joseph Cavaillé, Cochou, Dalery, Lepine, Callinet et Jean-Pierre Cavaillé, grand-père des auteurs de l'orgue de Saint-Denis. On sait que pendant longtemps la facture des orgues n'avait été exercée que par les corporations religieuses, surtout par les bénédictins. Les anciens ouvrages les plus célèbres sur cet art sont ceux du père Engramel et de dom Bédos.

Magasin Pittoresque.

La lettre de recommandation.

NOUVELLE.

Une neige épaisse couvrait la terre, le vent sifflait fortement à travers les arbres dépouillés, et, bien qu'on se trouvât au milieu du jour, la campagne était déserte.

Un seul piéton suivait la grande route qui conduit de Valognes à Briquabee. C'était un paysan jeune encore, robuste et dont la physionomie ouverte plaisait dès le premier abord. Son costume endimanché prouvait suffisamment qu'il n'était point sorti pour le travail, mais pour quelque visite à faire dans le voisinage.

Antoine Méry se rendait en effet au château de M. de Rabou dont la ferme allait se trouver vacante et qu'il désirait avoir à bail. Mais les concurrents étaient nombreux, et le jeune paysan n'en avait point espéré réussir, sans les encouragements de maître Rovère, notaire de Valognes, qui lui avait donné une lettre pour le propriétaire.

A part cette recommandation, Antoine méritait du reste que sa demande fût prise en sérieuse considération; car si le capital dont il pouvait disposer était faible, il y suppléait par le zèle, l'intelligence, et la probité.

Il apercevait déjà de loin les toitures du château de Rabou, lorsque des aboiements plaintifs frappèrent son oreille. Ils venaient d'une carrière abandonnée ouverte à la droite du chemin. Antoine s'approcha, et distingua au fond un petit chien noir à demi enfoui dans la neige.

En l'apercevant, le pauvre animal se redressa sur ses pattes de derrière et redoubla ses gémissements d'appel. Méry était doué de cette sympathie instinctive qui nous porte à soulager tout ce qui souffre. Il crut d'ailleurs reconnaître le chien pour celui d'une pauvre femme, sa voisine, à qui cette perte devait paraître d'autant plus sensible que c'était sa seule compagnie. Afin de s'en assurer, il appela Brisquet; l'animal remua la queue en redoublant ses aboiements. Antoine, ne pouvant plus douter, regarda autour de lui; il remarqua une sorte de sentier tournant par lequel on pouvait arriver au fond de la ravine, et s'y hasarda, non sans quelque danger, car la pente était rapide et le givre l'avait rendue glissante. Deux ou trois fois le pied lui manqua et il roula dans la neige; mais il arriva enfin jusqu'à Brisquet, qui était sans doute tombé dans la ravine, car il avait deux pattes blessées et le froid l'avait saisi au point de lui ôter tout mouvement.

Antoine le prit sous un bras, remonta en

s'aidant de son autre main, et continua sa route vers le château de M. de Rabou.

Ce dernier, qui avait longtemps servi dans la marine où il était parvenu au grade de vice-amiral, n'habitait le pays que depuis quelques mois ; cependant on y connaissait déjà son humeur brusque, irritable, mobile. Sa bonté même était enveloppée d'une rudesse qui la rendait redoutable. Facile à contrarier, il devenait alors inabordable, et les qualités de son cœur étaient, pour ainsi dire, annulées par les défauts de son caractère.

Antoine, qui le connaissait de réputation, eut soin de laisser Brisquet dans l'antichambre et de se faire annoncer comme venant de la part de maître Rovère. Le domestique fut longtemps absent ; enfin il revint ouvrir la porte de l'amiral, et fit signe au paysan d'entrer. Mais celui-ci s'arrêta sur le seuil en entendant la voix de M. de Rabou qui se plaignait d'être dérangé.

— Que les cinq cents diables les brûlent ! s'écriait le vieux marin ; on ne peut déjeuner en repos !...

Et se tournant vers Antoine :

— Eh bien ! qu'y a-t-il encore, que me veux-tu ? demanda-t-il avec un accent brutal.

— Faites excuse, amiral, dit Antoine en saluant du pied et voulant se retirer, je reviendrai plus tard.

— Non, parle, puisque te voilà, reprit M. de Rabou ; tu viens de la part du notaire de Valognes ?

— Oui, amiral.

— Et tu m'apportes une lettre ?

— La voici.

Le vieux marin la prit avec un certain empressement.

— Pardieu ! je suis curieux de savoir s'il a terminé l'affaire du petit bois, grommela-t-il... Je ne serai tranquille qu'une fois l'acte de vente signé.

— Il avait ouvert la lettre qu'il commençait à lire, puis qu'il parcourut plus rapidement jusqu'à la fin.

— Comment, rien ! s'écria-t-il en arrivant à la signature ; Dieu me damne !... Il n'y aura plus pensé... Que les cinq cents diables le brûlent !... Ces garde-notes se ressemblent tous. Et il ne t'a rien dit ?

— Rien, amiral.

— Tu n'as point d'autre papier ?

— Aucun !

— M. de Rabou jeta la lettre sur la table en frappant le poing.

— Et je me suis fié à lui ! s'écria-t-il ; que cinq cents diables le brûlent ! j'aurais dû traiter moi-même l'affaire. Je la traiterai ; ... oui... je veux aller aujourd'hui même chez le baron. Ordonne d'atteler mon cabriolet, Firmin.

— Le domestique sortit, et l'amiral se mit à fuir les cent pas dans le salon en continuant contre le notaire ses récriminations entrecoupées de son invariable souhait : Que cinquante diables le brûlent !

L'embarras d'Antoine Méry devenait extrême : il tournait son chapeau sans savoir s'il devait se retirer ou parler, lorsque les regards de M. de Rabou s'arrêtèrent sur lui.

— Eh bien ! et celui-là, s'écria le vieux marin, d'où sort-il donc pour dégeler ainsi ?

Le paysan regarda à ses pieds et aperçut avec effroi que la neige dont il s'était couvert en descendant au secours de Brisquet venait de fondre à l'atmosphère plus chaude du salon, et avait formé une longue traînée sur le magnifique tapis qui en garnissait le par-

quet. Il voulut reculer vers la porte ; mais le mal était fait.

— Que les cinq cents diables te brûlent ! s'écria l'amiral, trouvant une occasion naturelle de placer son anathème habituel. Pourquoi es-tu entré ? que viens-tu fuir ici ?

— Pardon, amiral, dit Antoine déconcerté ; j'étais venu... J'aurais voulu... Je désirais vous parler de la ferme.

— Quelle ferme ?

— La Petite-Pommeraiie... qui va se trouver vacante.

— Qui t'a dit cela ?

— Mais... tout le monde, amiral.

— Tout le monde est fou...

— Cependant, M. Rovère m'a aussi assuré...

— Ah ! M. Rovère s'occupe de me chercher des fermiers pour la Petite-Pommeraiie ! interrompit le marin ; probablement parce que je ne l'en ai pas chargé !... Et c'est lui qui t'envoie ?

— Oui, amiral.

— Eh bien ! tu lui diras que je n'ai besoin de personne pour trouver un fermier.

— Comment ?

— Que je prétends le choisir moi-même !

— Alors, amiral...

— Et que je ne prendrai pas ainsi le premier venu sans être sûr de sa capacité et de sa bonne réputation.

— Aussi était-ce de ça que M. Rovère parlait dans sa lettre, fit observer Antoine avec plus de fermeté.

— Ah ! oui, reprit l'amiral, une lettre de recommandation, ça se donne à tout venant comme un passeport.

— M. Rovère y met plus d'attention, objecta Antoine.

— Parce qu'il t'a recommandé, répliqua le vieux marin ironiquement.

Le paysan rougit.

— L'amiral n'a pas lu la lettre, dit-il.

— Mon Dieu ! je sais d'avance ce que j'y trouverai, reprit M. de Rabou ; on fait valoir sans doute que tu es jeune...

— En effet.

— Eh bien ! je préfère, moi, un vieux cultivateur qui a de l'expérience. On ajoute que tu es probe, laborieux.

— Il est vrai.

— J'aime mieux un fripon paresseux, mais riche, qui me donnera des garanties positives. Le loyer est toujours plus sûrement hypothéqué sur les meubles que sur la conscience.

— Et M. l'amiral n'a-t-il trouvé le riche fermier qu'il désire ? demanda Antoine avec un peu d'émotion.

— Oui, répliqua le marin ; le gros Paturot m'a fait des propositions ; je les accepterai.

Méry ne répliqua rien. Quelque cruel que fût pour lui ce désappointement, il n'était pas homme à insister après une pareille déclaration : il exprima brièvement son regret, rouvrit la porte du salon que l'amiral l'empêcha de refermer, et traversa l'antichambre.

Il allait sortir lorsqu'un grognement plaintif se fit entendre. Il tourna la tête, et aperçut Brisquet, que, dans sa préoccupation, il avait oublié, et qui se traînait vers lui avec peine.

Antoine se baissa pour le prendre dans ses bras. L'amiral, qui s'était arrêté à la porte du salon, lui demanda ce que c'était que ce chien blessé. Le jeune paysan raconta comment il l'avait trouvé en venant au château.

— C'est donc là ce qui t'avait couvert de givre et de neige ? répliqua M. de Rabou

d'un ton moins bourru ; et pourquoi diable t'exposer à te casser le cou pour ce chien ?

— Puisqu'il souffrait, monsieur l'amiral, répliqua Antoine.

— Et que vas-tu en faire, maintenant ?

— Je connais sa maîtresse.

— Ah ! je comprends alors ; tu espères être récompensé.

— Faites excuse, amiral, c'est une pauvre femme ; mais je n'en serai pas moins payé de ma peine.

— Comment cela ?

— Je la rendrai si contente !

L'amiral regarda le paysan en face.

— Ah ! tu tiens à cela, lui dit-il d'un ton radouci... Comment t'appelles-tu ?

— Antoine Méry.

— En effet, c'est le nom que j'ai vu dans la lettre de maître Rovère... Et tu aurais désiré la ferme de la Petite-Pommeraiie ?

— C'était toute mon ambition, amiral, répondit Antoine avec un soupir. Là, j'aurais pu élever mes trois enfants.

— Tu as trois enfants ? c'est un malheur !

— Un malheur répéta le paysan étonné ; faites excuse, amiral, ils sont tous trois bien portants.

— Oui, mais il faut les nourrir...

— Certainement... C'est ce qui encourage à travailler ! Si seulement je pouvais avoir une ferme, ils ne manqueraient de rien ; mais, comme disait tout-à-l'heure M. l'amiral, ce n'est pas le tout que d'avoir de bons bras.

— Il me semble que c'est au moins le principal, répliqua M. de Rabou.

— Quand on ne peut donner pour garantie que sa probité !

— Tu en connais donc de meilleures ?

— Et quand on n'a pas le bonheur d'être connu !...

Le vieux marin le regarda en face.

— Oui, mais toi, je te connais, dit-il.

— Par la recommandation de M. Rovère, objecta le paysan.

— Non ! s'écria l'amiral, par celle que tu portes là entre tes bras.

— Comment ?... le chien...

— Le chien que tu as ramassé parce qu'il souffrait, que tu rapportes à une pauvre femme pour la rendre contente... Il n'y a pas de lettre de notaire qui puisse en dire autant que celui, vois-tu !... Je me moque de celle de maître Rovère, et que les cinquante diables la brûlent ; quant à l'autre, elle est bonne, et la preuve, c'est que je te prends pour fermier de la Petite-Pommeraiie.

Antoine ne pouvait d'abord en croire ses oreilles ; il fallut que M. de Rabou lui répâtât son assurance en le faisant rentrer. Le bail fut sur-le-champ signé, et le paysan en éprouva une joie d'autant plus vive, qu'il avait cru un instant toute espérance perdue.

L'amiral, du reste, ne s'en tint pas à cette première préférence. Lorsqu'il connut mieux Antoine, il lui fit des avances, agrandit son exploitation, et l'aïda à acquérir une aisance honorable, parce qu'elle était méritée. Il se plaisait souvent à répéter lui-même l'anecdote du chien Brisquet, et ne manquait jamais d'ajouter, après l'avoir racontée, qu'un trait d'humanité devait être, aux yeux de tous les hommes, la meilleure lettre de recommandation.—*Magasin Pittoresque.*

Jérusalem.

Quelle que soit la patrie de l'homme moderne, il y a trois villes dont il est citoyen : Athènes, Rome et Jérusalem. Continuons de faire en sorte, nous autres Français, qu'à ces noms les siècles futurs ajoutent celui de Paris ; et pour nous soutenir dans cette légitime espé-

rance, ne cessons point d'honorer, en les pratiquant dans ce qu'elles ont d'excellent et en les portant de plus en plus loin et plus haut, les traditions de ces grandes cités. Comme Athènes, aimons l'art, les nobles jouissances de l'esprit, la liberté; cultivons les mâles vertus, l'amour du pays, la dignité personnelle, le sentiment du droit, qui sont l'éternelle gloire de Rome; surtout entretenons bien au fond de nous-mêmes cette doctrine sacrée de la fraternité, cette charité ardente et ces aspirations sublimes vers l'infini, qui, en aucun lieu de la terre et par aucun être humain, n'ont été aussi sincèrement, aussi éloquemment enseignées et propagées que par la voix, les œuvres et le sang du divin supplicié de Jérusalem.

La règle qui préside communément à toute éducation veut que l'histoire du peuple au sein duquel est né Jésus soit la première étude de l'enfance. On offre ensuite en exemples à l'adolescence les faits et les écrits de la patrie de Socrate et de Démosthènes, et de celle de Fabricius et de Cicéron. Dans ce recueil, qui ne s'adressait pas à la première enfance, nous avons en quelque sorte suivi une marche contraire: nous avons dessein d'éviter la ligne droite et sévère d'un enseignement méthodique. Aussi, tandis que nous avons si souvent emprunté, sans les épuiser, aux richesses infinies de la Grèce et de Rome, à peine nous sommes-nous encore approchés de Jérusalem. C'est un nouveau champ à explorer.

Commençons donc par donner une idée fidèle du spectacle que la ville de David et de Salomon offre aujourd'hui à la curiosité du voyageur. Arrêtons-nous quelques instants devant ses murailles; nous pénétrons plus tard à l'intérieur pour y étudier les lieux consacrés par les livres saints et le respect des générations; nous remonterons le cours des siècles; le présent sera notre guide vers le passé.

Depuis M. de Chateaubriand, dont l'*Itinéraire* est aujourd'hui classique, M. de Lamartine est le plus illustre écrivain qui ait visité Jérusalem. Il n'est point de description plus récente, plus complète, plus animée que la sienne; il l'a tracée d'un seul jet, et au moment même où se déroula pour la première fois sous ses yeux le panorama de la sainte cité. Voici ses impressions.

La montagne des Oliviers au sommet de laquelle je suis assis, dit-il, descend en pente brusque et rapide jusque dans le profond abîme qui la sépare de Jérusalem, et qui s'appelle la vallée de Josaphat. Du fond de cette sombre et étroite vallée s'élève une immense et large colline dont l'inclinaison rapide ressemble à celle d'un haut rempart éboulé; nul arbre n'y peut planter ses racines; nulle mousse même n'y peut accrocher ses filaments; la pente est si roide que la terre et les pierres y roulent sans cesse, et elle ne présente à l'œil qu'une surface de poussière aride et desséchée, semblables à des morceaux de cendres jetées du haut de la ville. Vers le milieu de cette colline ou de ce rempart naturel, de hautes et fortes murailles de pierres larges et non taillées sur leur face extérieure, prennent naissance, cachant leurs fondations romaines et hébraïques sous cette cendre même qui recouvre leurs pieds, et s'élèvent ici de 50, de 100, et plus loin, de 2 à 300 pieds au-dessus de cette base de terre.—Les murailles sont coupées de trois portes de ville, dont deux sont murées, et dont la seule ouverte devant nous semble aussi vide et aussi déserte que si elle ne donnait entrée que dans une ville inhabitée. Les murs s'élèvent encore au-dessus de ces portes, et soutiennent une large et vaste terrasse qui s'étend sur les deux tiers de la longueur de Jérusalem, du côté qui regarde l'Orient. Cette terrasse peut avoir à vue d'œil 4000 pieds de long sur 5 à 600 pieds de large; elle est

d'un niveau à peu près parfait, sauf à son centre, où elle se creuse insensiblement comme pour rappeler à l'œil la vallée peu profonde qui séparait jadis la colline de Sion de la ville de Jérusalem. Cette magnifique plate-forme, préparée sans doute par la nature, mais évidemment achevée par la main des hommes, était le piédestal sublime sur lequel s'élevait le temple de Salomon; elle porte aujourd'hui deux mosquées turques: l'une, El-Sakara, au centre de la plate-forme, sur l'emplacement même où devait s'étendre le temple; l'autre, à l'extrémité sud-est de la terrasse touchant aux murs de la ville. La mosquée d'Omar ou El-Sakara, édifice admirable d'architecture arabe, est un bloc de pierre et de marbre d'immenses dimensions, à huit pans, chaque pan orné de sept arcades terminées en ogive; au-dessus de ce premier ordre d'architecture, un toit en terrasse d'où part tout un autre ordre d'arcades plus rétrécies, terminées par un dôme gracieux couvert en cuivre, autrefois doré.—Les murs de la mosquée sont revêtus d'émail bleu; à droite et à gauche s'étendent de larges parois terminées par de légères colonnades moresques correspondant aux huit portes de la mosquée. Au-delà de ces arches détachées de tout autre édifice, les plates formes continuent et se terminent, l'une à la partie nord de la ville, l'autre aux murs du côté du midi. De hauts cyprès disséminés comme au hasard, quelques oliviers et des arbustes verts et gracieux, croissant çà et là entre les mosquées, relèvent leur élégante architecture et la couleur éblouissante de leurs murailles par la forme pyramidale et la sombre verdure qui se découpent sur la façade des temples et des dômes de la ville.—Au-delà des deux mosquées et de l'emplacement du temple, Jérusalem tout entière s'étend et jaillit pour ainsi dire devant nous, sans que l'œil puisse en perdre un toit ou une pierre, et comme le plan d'une ville en relief que l'artiste étalerait sur une table. Cette ville, non pas, comme on nous l'a représentée, amas informe et confus de ruines et de cendres sur lesquelles sont jetées quelques chaumières d'Arabes, ou plantées quelques tentes de Bédouins; non pas, comme Athènes, chaos de poussière et de murs écroulés où le voyageur cherche en vain l'ombre des édifices, la trace des rues, la vision d'une ville, mais ville brillante de lumière et de couleur, présentant noblement aux regards ses murs intacts et crénelés, sa mosquée bleue avec ses colonnades blanches, ses minarets de dômes resplendissants sur lesquels la lumière d'un soleil d'automne tombe et rejait en vapeur; les façades de ses maisons teintes par le temps et par les étés de la couleur jaune et dorée des édifices de Péstum et de Rome; ses vieilles tours gardiennes de ses murailles, auxquelles il ne manque ni une pierre, ni une meurtrière, ni un créneau; et enfin, au milieu de cet océan de maisons et de cette nuée de petits dômes qui les recouvrent, un dôme noir et surbaissé, plus large que les autres, dominé par un autre dôme blanc; c'est le saint Sépulture et le Calvaire; ils sont confondus et comme noyés, de là, dans l'immense délale de dômes, d'édifices et de rues qui les environnent, et il est difficile de se rendre compte ainsi de l'emplacement du Calvaire et de celui du Sépulture, qui, selon les idées que nous donne l'Évangile, devaient se trouver sur une colline écartée hors de murs, et non dans le centre de Jérusalem! La ville, rétrécie du côté de Sion, se sera sans doute agrandie du côté du nord pour embrasser dans son enceinte les deux sites qui font sa honte et sa gloire, le site du supplice du juste et celui de la résurrection de l'Homme-Dieu!

Voilà la ville du haut de la montagne des

Oliviers! elle n'a pas d'horizon derrière elle, ni du côté de l'occident ni du côté du nord. La ligne de ses murs et de ses tours, les aiguilles de ses nombreux minarets, les cintres de ses dômes éclatants se découpent à nu et crânement sur le bleu d'un ciel d'Orient: et la ville, ainsi portée et présentée sur son plateau large et élevé, semble briller encore de toute l'antique splendeur de ses prophéties, ou n'attendre qu'une parole pour sortir toute éblouissante de ses dix-sept ruines successives, et devenir cette Jérusalem toute nouvelle qui sort du désert brillante de clarté!

C'est la vision la plus éblouissante que l'œil puisse avoir d'une ville qui n'est plus, car elle semble être encore et rayonner comme une ville pleine de jeunesse et de vie; et cependant, si l'on y regarde avec plus d'attention, on sent que ce n'est plus, en effet, qu'une belle vision de la ville de David et de Salomon. Aucun bruit ne s'élève de ses places et de ses rues; il n'y a plus de routes qui mènent à ses portes de l'orient ou de l'occident, du midi ou du septentrion; il n'y a que quelques sentiers serpentant au hasard entre les rochers, où l'on ne rencontre que quelques Arabes demi-nus, montés sur leurs ânes, et quelques chevaliers de Damas, ou quelques femmes de Bethléem ou de Jéricho, portant sur leurs têtes un panier de raisins d'Engaddi; ou une corbeille de colombes qu'elles vont vendre le matin sous les térébinthes, hors des portes de la ville. Nous fûmes assis tout le jour en face des portes principales de Jérusalem; nous fîmes le tour des murs en passant devant toutes les autres portes de la ville. Personne n'entraît, personne ne sortait; le mendiant même n'était pas assis contre le seuil; la sentinelle ne se montrait pas sur le seuil; nous ne vîmes rien, nous n'entendîmes rien; le même vide, le même silence à l'entrée d'une ville de trente mille âmes, pendant les douze heures du jour, que si nous eussions passé devant les portes mortes de Pompéï et d'Herculanum!

L'aspect général des environs de Jérusalem peut se peindre en peu de mots: montagnes sans ombre, vallées sans eau, terre sans verdure, rochers sans terreur et sans grandiose; quelques blocs de pierre grise perçant la terre friable et crevassée; de temps en temps un figuier auprès, et une gazelle ou un chacal se glissant furtivement entre les brisures de la roche; quelques plants de vignes rampant sur la cendre grise ou rougeâtre du sol; de loin en loin un bouquet de pâles oliviers jetant une petite tache d'ombre sur les flancs escarpés d'une colline; à l'horizon, un térébinthe ou un noir caroubier se détachant triste et seul du bleu du ciel; les murs et les tours grises des fortifications de la ville apparaissant de loin sur la crête de Sion; pas un oiseau chantant ni un grillon criant dans le sillon sans herbe; un silence complet, éternel dans la ville, sur les chemins, dans la campagne.

Jérusalem, où l'on vient visiter un sépulture, est bien elle-même le tombeau d'un peuple, mais tombeau sans cyprès, sans inscriptions, sans monuments, dont on a brisé la pierre, et dont les cendres semblent recouvrir la terre qui l'entoure de deuil, de silence et de stérilité.—*Magasin Pittoresque.*

La Société des Dames.

Les moments de loisir qui ne sont pas consacrés à l'étude ou aux exercices nécessaires à la santé ne peuvent certainement mieux être employés que dans la Société des Dames. Outre le bien moral qui en résulte et l'agrément

de leur compagnie, un jeune homme y gagne sous tous les rapports. La Société des Dames est pour lui une école absolument nécessaire. C'est là qu'il apprendra les bonnes manières et le savoir-vivre : deux acquisitions importantes, pour ne pas dire indispensables, pour l'homme civilisé, et qui doivent le suivre partout où il entre.

Jeune homme qui sortez des écoles et qui commencez votre carrière dans le monde, ne soyez pas effrayé si l'on vous en parle encore. C'est une jolie école que celle des Dames. Il n'est là ni ferrule, ni pensum. Pour maîtresses vous avez l'amabilité et les grâces. La leçon se donne toujours en souriant ; vous apprendrez à la répéter sans effort. L'homme est porté à imiter ce qu'il admire.

Dès votre premier pas dans votre nouvelle carrière, allez y sans crainte ; entrez : la bienveillance vous y accueillera. Là, vous goûterez les jouissances de l'homme bien né, les jouissances des sentimens. Là s'entreferendra, se complètera votre éducation.

C'est en sortant dans la société que l'on apprend à juger le monde sous son véritable point de vue. En fréquentant celle des Dames, l'on ne peut qu'emporter, en retournant chez soi, le goût de la bonne société, le désir de s'y présenter convenablement. Puis, s'il vous reste un regret, c'est celui d'avoir anté chose à faire que d'aller à l'école...des Dames.

Berthier, Sept.

Ls. L.

Le modèle des demoiselles.

Je la vois qui s'avance vers moi ; sa démarche annonce sa candeur, l'innocence de son cœur colore ses joues ; la douceur et la modestie forment la couronne qui orne sa tête. La grâce est dans son maintien, la décence est dans toutes ses paroles, la vérité dans toutes ses réponses ; la prudence précède ses pas, la vertu marche à ses côtés ; que la médisance offense un absent, elle embrasse sa défense ; l'indulgente bonté habite son cœur ; elle ignore le mal et, loin de l'i-

maginer, ne peut encore le concevoir. Qu'elle parle, et dans sa maison ses serviteurs voleront pour exécuter ses ordres, dans ses regards, dans ses gestes, ils chercheront ses moindres desirs, leur empressement égalera leur sollicitude ; car ceux qui se font aimer sont bien mieux obéis que ceux qui se font craindre. Sa prospérité ne s'enflera pas d'un vain orgueil ; elle conservera la dignité dans le malheur, et la résignation triomphera des coups de la fortune. Elle sera l'honneur et la parure de son sexe, et l'objet des respects de l'autre. Heureux l'homme qui l'obtiendra pour épouse ! heureux l'enfant qui l'appellera du nom de mère !

27 septembre.



MONTRÉAL, 27 SEPTEMBRE, 1845.

Histoire de la Semaine.

Les premiers jours de la semaine ont été tout entiers aux nouvelles apportées par le *Britannia*, parti de Liverpool le 4 et arrivé à Boston le 18. Le haut commerce, les spéculateurs les attendaient avec d'autant plus d'impatience que le steamer précédent avait amené une hausse dans la valeur et le prix des grains, en annonçant que les récoltes en Angleterre étaient à peu près perdues par le mauvais temps et des pluies continuelles.

Cette fois les spéculateurs sont désappointés et le peuple se réjouit. Les grains ont été sauvés comme par miracle. Le beau temps et la chaleur sont arrivés assez tôt pour cela ; cependant il y a eu un tort assez considérable, causé par le froid et l'humidité, qui nécessitera une importation de grains étrangers pour mêler à ceux qu'une température aussi contraire a pu rendre d'une qualité inférieure et moins profitables. Aussi peut-on s'attendre que le marché sera ferme et so-

lide, et que, s'il y a baisse dans le prix des céréales, il n'y aura pas de pertes considérables pour les grands spéculateurs de ce côté de l'Atlantique.

Au pays, les pluies incessantes et le froid humide dans plusieurs quartiers ont fait un dommage incalculable à nos grains, surtout dans la partie inférieure de la province. Les blés n'étaient pas tous rentrés il y a quinze jours, et depuis un mois ce mauvais temps n'a pas cessé.

Dans la partie supérieure, les espérances se réalisent. On nous écrit de l'Ottawa que dans les environs, on a semé une espèce de blé noir de la Mer-Noire et de la Méditerranée, que l'on met en terre assez et même très tard, qui mûrit vite et qui, par conséquent, ne devient pas la proie de la mouche. Car vraiment, il faut y penser, l'agriculture demande maintenant d'autant plus de soins et d'attentions de nos cultivateurs canadiens, que le climat est de plus en plus capricieux et changeant. Il y a plus de dix années que notre Bas-Canada est privé de ces récoltes de grains, de blé surtout, qui en faisaient avant un grenier important.

L'art doit suppléer à la nature : aide-toi, le ciel t'aidera ! Il faut apprendre à réparer le dommage que les éléments mêmes font à nos champs, et arracher également à la mouche, aux vents, aux pluies et à la rouille, ces biens si précieux de la terre sans lesquels l'état ne peut être florissant. Malgré toutes ces variations, le climat est encore attaché à certaines règles qui sont fixes et invariables comme la marche des saisons ; en partant de ce point, l'expérience nous démontre, chaque jour, qu'une méthode nouvelle de culture, d'autres grains, enfin l'art et la science, en dépit d'une température aussi capricieuse que la nôtre, peuvent faire beaucoup pour l'avancement agricole de cette partie du pays.

La chronique de Londres était sans intérêt. L'ajournement du parlement, le voyage de la reine en Allemagne, l'ouverture de la

OBSERVATIONS MÉTÉOROLOGIQUES faites en la ville de Montréal, rue St. Vincent, au mois d'août, 1845, par L. A. H. L....., M. S. A., (Article soumis à la "Société des Amis," le 2ème jour du mois de Septembre.)

| Mois ANNEE DATE. LUXE. | JOURS. | Thermomètre. | | | Baromètre. | | | Directions des vents. | | | Variations de l'atmosphère. | | | REMARQUES. | |
|---------------------------------|--------|---------------------|------------|------------|------------|------------|------------|-----------------------|------------|------------|-----------------------------|-------------|------------|------------|---|
| | | 8 h. m. | 2 h. p. m. | 7 h. p. m. | 8 h. m. | 2 h. p. m. | 7 h. p. m. | 8 h. m. | 2 h. p. m. | 7 h. p. m. | 8 h. m. | 12 h. midi. | 6 h. p. m. | | |
| Aout. 1845. | 1 | Vendredi | 68 | 70 | 67 | 29.60 | 29.60 | 29.61 | Ouest | Ouest | Ouest | clair | clair | clair | Beau temps, clair. |
| | 2 | Samedi | 64 | 69 | 69 | 29.70 | 29.69 | 29.65 | ... | S O | S O | nuag. | nuag. | nuag. | Pluie vers 6 1/2 h. A. M. — Nuage. |
| | 3 | A 2 h. 38 m., A. M. | 71 | 81 | 70 | 29.59 | 29.56 | 29.53 | S O | ... | ... | clair | clair | nuag. | Pluie à 9 h. et 9 1/2 h. A. M., nuages. |
| | 4 | Lundi | 69 | 71 | 70 | 29.50 | 29.59 | 29.59 | Ouest | Ouest | Ouest | nuag. | nuag. | nuag. | Pluie à 6 h 5 m. A. M. orage à 4 h. p. m. tonnerre. |
| | 5 | Mardi | 79 | 83 | 76 | 29.51 | 29.53 | 29.54 | ... | ... | Sud | clair | ... | ... | Beau temps, clair. |
| | 6 | Mercredi | 78 | 85 | 79 | 29.59 | 29.60 | 29.60 | Sud | Sud | ... | ... | ... | ... | Beau temps, clair. |
| | 7 | Jeudi | 77 | 81 | 79 | 29.59 | 29.59 | 29.56 | ... | Ouest | Ouest | ... | ... | ... | Pluie vers 11 h. p. m. — Tout le jour beau. |
| | 8 | Vendredi | 70 | 69 | 69 | 29.41 | 29.42 | 29.42 | ... | Sud | ... | convert | ... | ... | Beau temps, beaucoup de nuages. |
| | 9 | Samedi | 71 | 69 | 62 | 29.39 | 29.39 | 29.36 | Ouest | Ouest | S O | clair | ... | ... | Beau temps — Nuages. |
| | 10 | A 5 h. 53 m., P. M. | 76 | 85 | 85 | 29.39 | 29.39 | 29.36 | ... | Sud | ... | ... | ... | ... | Beau temps — après 5 h. p. m. nuageux |
| | 11 | Lundi | 77 | 84 | 77 | 29.21 | 29.19 | 29.16 | S O | Ouest | S O | convert | convert | nuag. | Beau temps, quelques nuages. |
| | 12 | Mardi | 78 | 84 | 73 | 29.36 | 29.31 | 29.30 | Nord | Nord | Ouest | clair | clair | nuag. | Pluie avant 6 1/2 h. A. M., à 12 h. à 1 h., de 2 1/2 à 6 1/2 h. p. m. |
| | 13 | Mercredi | 69 | 82 | 71 | 29.41 | 29.41 | 29.41 | Ouest | ... | ... | ... | ... | ... | Beau temps, quelques nuages. |
| | 14 | Jeudi | 70 | 80 | 68 | 29.41 | 29.49 | 29.46 | ... | ... | S O | ... | ... | ... | Pluie à 8 h. 10 m. A. M., à 8 1/2 h., à 10 1/2 h. |
| | 15 | Vendredi | 71 | 79 | 69 | 29.70 | 29.69 | 29.68 | ... | ... | Ouest | ... | ... | ... | Beau temps, quelques nuages. |
| | 16 | Samedi | 74 | 80 | 76 | 29.66 | 29.58 | 29.56 | S E | ... | Sud | ... | ... | ... | Beau Temps ; après 6 1/2 h. p. m. nuageux. |
| | 17 | A 8 h. 30 m., A. M. | 75 | 86 | 78 | 29.68 | 29.65 | 29.60 | N E | N E | N E | ... | ... | ... | Nuageux avant 8 h ; à 8 1/2 h ; 8 1/2 h. couv. |
| | 18 | Lundi | 78 | 80 | 77 | 29.50 | 29.49 | 29.45 | Sud | Sud | Sud | ... | ... | ... | Beau temps, clair. |
| | 19 | Mardi | 77 | 82 | 73 | 29.60 | 29.57 | 29.54 | Nord | Nord | Nord | convert | clair | nuag. | Pluie à 1 h. p. m. à 4 h ; à 7 h. beau temps. |
| | 20 | Mercredi | 74 | 85 | 86 | 29.60 | 29.58 | 29.57 | ... | ... | ... | ... | ... | ... | Beau temps, clair. |
| | 21 | Jeudi | 77 | 82 | 71 | 29.54 | 29.53 | 29.53 | S O | Sud | Sud | ... | ... | ... | Beau temps ; après 2 h. p. m. nuageux. |
| | 22 | Vendredi | 74 | 80 | 72 | 29.60 | 29.54 | 29.51 | Est | N O | N O | convert | ... | ... | Orage de 7 1/2 h. à 9 1/2 h. A. M. tonnerre, éclair, pluie. |
| | 23 | Samedi | 73 | 89 | 79 | 29.61 | 29.66 | 29.59 | Ouest | Ouest | Ouest | clair | ... | ... | Beaucoup de nuages. |
| | 24 | A 1 h. 40 m., P. M. | 72 | 88 | 73 | 29.62 | 29.57 | 29.54 | ... | ... | ... | ... | ... | ... | Beau temps, beaucoup de nuages. |
| | 25 | Lundi | 73 | 80 | 75 | 29.61 | 29.56 | 29.53 | N O | ... | ... | ... | ... | ... | nuag. |
| | 26 | Mardi | 76 | 83 | 72 | 29.63 | 29.56 | 29.54 | ... | N O | Nord | ... | ... | ... | convert. |
| | 27 | Mercredi | 69 | 64 | 62 | 29.51 | 29.58 | 29.59 | Nord | Nord | ... | ... | ... | ... | clair. |
| | 28 | Jeudi | 65 | 60 | 60 | 29.76 | 29.78 | 29.76 | ... | ... | N E | ... | ... | ... | Pluie la nuit et jusque vers 9 h. A. M. |
| | 29 | Vendredi | 67 | 75 | 64 | 29.71 | 29.69 | 29.64 | Sud | Sud | Sud | convert | ... | ... | Beaucoup de nuages — Vent fort. |
| | 30 | Samedi | 60 | 74 | 68 | 29.35 | 29.40 | 29.40 | ... | ... | ... | pluie | convert. | ... | Orage à 1 1/2 h. et 2 h. A. M. ; Vent, pluie à 1 h. p. m. |
| | 31 | Dimanche | 66 | 74 | 63 | 29.50 | 29.41 | 29.40 | S O | Ouest | Ouest | clair | clair. | clair. | Beau temps, beaucoup de nuages ; à 5 h. p. m. couv. |

chasse à la bécassine et à la perdrix, avaient fait partir de la capitale toute la cour, tous les ministres, tous les législateurs et avec eux la bonne société, le monde artistique, dramatique et musical. Ce qui paraît occuper toutes les têtes dans la grande ville métropolitaine depuis quelques mois, qui agite la finance, le haut commerce et le petit négoce, la bourgeoisie, le peuple, tout le monde enfin, c'est le chemin à lisses. Le *rail-road* est en vogue et fait fureur ; on ne rêve que projets gigantesques, entreprises immenses, fabuleuses, fantastiques, dont le plus grand nombre meurent à l'état d'embryon. Chaque matin les journaux sont couverts des procédés de quelques *meetings* de grands capitalistes qui se sont embarqués dans quelque chimérique spéculation, pour exploiter une route quelconque par la vapeur et la lisse en fer. Le prospectus paraît accompagné des phrases obligées et banales, d'avantages sans pareils, de promesses, de profits inouïs en perspective, etc., etc. Capital : £0,000,000 sterling. Quant aux moyens, vous savez que les fonds sont en abondance, ça ne manque pas ; d'ailleurs, c'est bien des moyens dont on s'occupe ; la fin, à la bonne heure. Concevez donc, un *rail-road* de St-Petersbourg à Paris, du Havre à Marseille, de Constantinople à Bruxelles, ça doit payer, c'est de l'or en barre.

Mais nos bons amis les Anglais, qui ne savent que faire de leur or et de leur argent, ne se sont pas arrêtés à ces petits pays civilisés de l'Europe ; les voilà qui parlent de traverser la Barbarie, les pays, les contrées sauvages, peuplés de forêts primitives, d'arbres séculaires et de bêtes féroces, ou mettre un terme au monopole du chameau, dans les déserts de l'Afrique et de l'Asie. Vous avez vu sans doute le grand projet d'un chemin à lisses d'Halifax à Québec, pour de là continuer jusqu'en Chine, et de la Chine en Europe sans doute !!! Ceci rappelle les beaux jours de Robert Macaire, ce type de l'homme à grands projets.

Nous voyons, par les journaux, que l'on craint une réaction, et si le marché venait à être troublé, que l'on peut s'attendre à des changements épouvantables dans les grandes fortunes de la bourse. Les accidents, par cette voie de communication, sont fréquents, le plus souvent accompagnés de la perte de vies. Mais on n'en fait pas plus de cas que les Américains ne s'occupent d'une explosion ou d'une collision entre deux steamers sur le Mississipi. Après qu'un semblable accident est arrivé, on éloigne tranquillement les restes et les fragments du désastre, et des milliers de personnes, voyageant pour leurs affaires ou leur agrément, attendent avec anxiété et impatience le départ d'un char *express*, qui doit les précipiter, eux aussi, dans l'éternité.

Le chemin à lisses de Portland à Montréal, qui, lui, est assurément une magnifique entreprise et non un projet chimérique, a été,

comme vous avez pu le voir, favorablement reçu ; le capital est souscrit presque entièrement, moins quelques mille louis, et les actions sont à un *premium*. Il en est de même de celui du lac Huron, qui est supporté par la Compagnie du Canada (Canada Company). On a fait circuler le bruit, avant l'arrivée du steamer, que la somme requise par les conditions de la souscription, et que le comité avait déclarée payable, n'étant pas rentrée et versée entre les mains des trésoriers, l'entreprise du chemin de Montréal à Portland ne possédait pas la confiance des capitalistes ; la rumeur était mal fondée, à l'heure qu'il est surtout, quand on sait que ce capital est en hausse et flottant, et passe et circule d'une heure à l'autre de main en main, il est tout naturel que le premier versement ne soit pas fait par ceux qui ne sont que porteurs temporaires de ces actions.

Le voyage de la reine Victoria et de son époux en Allemagne a appelé l'attention de l'Europe entière sur ce pays qui fut, durant les siècles derniers, le théâtre des événements les plus extraordinaires de l'histoire du monde. Le passage de la royale touriste a été accompagné de la pompe et de la magnificence qui appartient à sa haute position parmi les têtes couronnées. Les royautes et les principautés d'alentour se sont donné le mot pour lui faire une réception digne d'elle et en même temps de leur vieille réputation d'hospitalité. Ce n'a été qu'une longue suite de fêtes, de solennités, d'excursions, de plaisirs de tous genres. On rapporte les détails d'une fête champêtre donnée à Sa Majesté Britannique à Cobourg, cette pépinière des enfants gâtés de la fortune, où notre petite reine paraît s'être amusée beaucoup à voir danser et à entendre chanter les enfants des paysans que la présence de si augustes personnages ne semblait troubler du tout dans leur gaieté et leurs joies enfantines.

C'est une famille très heureuse en amour que cette famille des Saxe-Cobourg, et ce n'était pas un spectacle sans intérêt que d'en voir tous les membres réunis sous le même toit, pour fêter et célébrer une alliance avec une petite dame dont les domaines s'étendent de l'orient au couchant, ou, pour nous servir de l'expression anglaise, "*on whose dominions the sun never sets.*"

La présence de la reine d'Angleterre, les fêtes qui se donnaient de tous côtés sur les bords du Rhin, et particulièrement la grande solennité littéraire de l'inauguration de la statue de Beethoven à Bonn, ont attiré là toutes les célébrités artistiques et musicales de l'Europe, et, comme vous pouvez le croire, tous les touristes, tout le monde fashionable, tous les dilettanti, si bien que les endroits ordinairement fréquentés, en France, en Suisse, en Italie, étaient déserts et qu'on ne parlait partout que de ce qui se passait sur les bords du Rhin.

Il nous a bien fallu vous en parler aussi, nous qui avons si peu de chose à vous dire, de neuf et d'inédit, car ici ce n'est pas comme en Europe, nous n'avons pas de royautes, de grands seigneurs, de grands musiciens, de célèbres écrivains, tous gens de bonne compagnie que les loisirs et les plaisirs font vivre, qui sèment sur leur passage, dans leur existence dorée, les gais propos, les joyeuses aventures, et ces mille petits riens qui font les chroniques de Londres et de Paris, si aimables et si intéressantes. Ici nous sommes tous des gens de peine, petits et grands, depuis le chef de l'exécutif jusqu'au gamin, tout le monde travaille et court après cette chose si vulgaire et pourtant si soutenante, que l'on appelle le pain de chaque jour. Nous n'avons pas de loisirs ou plutôt nous en avons, à peine assez, pour nous apercevoir que le soleil paraît une fois par semaine, que la pluie tombe par torrents depuis un mois, que l'automne arrive sur nous à pas de géants, que l'hiver la suit avec son casque rabattu sur ses oreilles, ses gants fourrés, sa longue redingote, se soufflant dans les doigts, comme un frileux qu'il est ; mais consolons-nous de la maigreur de nos chroniques ; celles d'outre mer sont souvent grasses de scandales et de crimes, et n'oublions pas que notre existence de travail et d'industrie est cent fois préférable à la vie oisive, fainéante et blâsée des grands seigneurs et des petits princes.

Vous avez sans doute déjà vu les détails de cet horrible meurtre de O'Rourke, près de Grenville, sur la rivière Ottawa. La preuve paraît forte contre Brady, l'assassin supposé, les présomptions plus fortes encore. On a trouvé chez lui des valeurs considérables et des effets appartenant au défunt, et on parle d'une querelle envenimée qui existait entre lui et Brady, de menaces, etc. Pauvre O'Rourke ! un grand nombre, à Montréal, ont connu le célèbre boxeur, et savent aussi qu'il était très inoffensif, et d'une nature généreuse. C'est cruel, après avoir tant de fois risqué sa vie dans de nobles et mâles exercices, d'être tué comme un chien, par un lâche assassin, sans avoir eu une chance de frapper un coup pour se défendre.

Le grand sujet de conversation parmi nous aujourd'hui, est le retour dans la patrie d'un de ses plus nobles enfants. On en parle dans les cercles politiques et dans les cercles littéraires, on en parle au salon, on en parle dans la chaumière, on en parle partout. Le peuple canadien s'occupe du retour de l'honorable L. J. Papineau, comme d'un événement. Son nom est dans toutes les bouches. Après huit ans d'absence et malgré les jours d'orages et de tempêtes qui ont passé sur notre belle patrie, notre illustre compatriote sera heureux, sans doute, de revoir le lieu natal, les progrès qui se sont faits, en tous genres, et de retrouver au pays des souvenirs vivaces de ses services passés, de sa parole éloquentes et des sentiments profonds de sympathie pour ses malheurs politiques.

Le bénéfice de signor de Bagnis a lieu, ce soir, sous le patronage de Son Excellence le

Gouverneur-Général. Il a été remis de samedi dernier à cause de la pluie.

Le programme offre une variété d'amusements et de musique vocale et instrumentale. Il y aura foule.

Nous remercions notre correspondant pour le petit volume de poésies de Reboul qu'il nous a fait parvenir. Nous le mettrons à contribution.

A nos Abonnés.

Nous prions nos amis de la ville et de la campagne, qui peuvent éprouver quelque retard dans l'envoi du journal, de croire que nous ne sommes pas complais de ces négligences ou omissions, et qu'elles sont dues au département de la poste, ou à nos porteurs. Ils voudront bien nous les faire savoir et nous les réparerons aussitôt.

QUÉBEC, 3 septembre, 1845.

A Louis-O. LeTourneau, écrivain,
Avocat, &c.

MONSIEUR,

Le projet que vous avez formé de fonder une *Revue de Législation et de Jurisprudence* peut avoir de si utiles résultats pour notre société, que c'est avec plaisir que nous nous empressons de joindre notre adhésion et notre Collaboration à celle des membres du Barreau de Montréal.

Nous sommes, Monsieur,
Avec considération,
Vos confrères.

- | | |
|---------------------|------------------|
| H. Black, | E. Caron, |
| E. Duval, | C. Delagrave, |
| E. L. Montizambert, | L. A. Cannon, |
| Wm. Mc'Avish, | C. Albyn, |
| J. B. Purkin, | F. R. Angers, |
| F. X. Rhéaume, | Hamby F. Cairns, |
| S. Lelièvre, | A. Stuart, |
| P. O. Chauveau, | F. M. Devome, |
- M. Tardiff est nommé agent à Québec pour les deux *Revues*.

Mariages.

A St. Antoine de la Rivière du Loup, le 16 du courant, par Messire S. J. A. Dumoulin, archi-prêtre, et curé d'Yamachiche, Louis Gingras, commerçant de cette dernière paroisse, à Mlle. Marie-Emma-Emillie Bourret, 1re fille de feu Joseph Bourret, écrivain, Notaire, du dit lieu de la Rivière du Loup.

A Plattsburgh, le 15, M. Geo. Wheeler, de cette ville, à Mlle. Cornelia Fouquet, fille de D. L. Fouquet, écrivain, de Plattsburgh.

A Terrebonne, le 25 sept., par Messire Porlier, curé, EDOUARD BOSSANGE, écrivain, négociant de New-York, à Demoiselle MARY, fille aînée de l'honorable JOSEPH MASSON.

En cette ville, lundi le 22 du courant, M. Théodore Grothé, orfèvre, à dame veuve Charles Benoit, tous deux de cette ville.

A la Pointe aux Trembles, lundi dernier, par Messire Labelle, M. Alexandre Mercier, à dame Joséphine Marcoux, veuve Falstreu.

Deaths.

Au village de Saint-Henri, près Montréal, hier matin le 26 du courant à 10 heures A. M. à l'âge de 48 ans, dame Elizabeth Franchère, épouse de Joseph LeTourneau, écrivain. Ses vertus, sa bonté, sa charité, la feront longtemps et vivement regretter d'un nombreux cercle d'amis, et surtout des pauvres aux maux desquels elle savait si bien compatir et venir en aide.

A Longueuil, le 19, dame Josephite Vian, épouse de feu S. Guirépy, et mère du Dr. Guirépy, âgée de 71 ans.

Au même lieu, le 18, Mme. Clément Bouthellier, âgée de 33 ans.

A Saint-Pierre, village de Charlebourg, le 9, après une courte maladie, Dame Geneviève-Marguerite Barbault, âgée de 37 ans, épouse d'Antoine Bisson, écrivain.

A Green Bay, le 4, à la suite d'une attaque de fièvre inflammatoire, le R. P. Chazelle, missionnaire au Haut-Canada, âgé de 56 ans.

A la Nouvelle-Orléans, le 9 septembre, le révérend Gille-François Martin, prêtre du diocèse de Coutance (France) et curé de St. Martin, Attakapas, (Louisiane) âgé de 59 ans et six mois.

PETITES AFFICHES.

Théâtre Royal Olympique,

Le Public est respectueusement informé que le Bénéfice de

SIGNOR DE BEGNIS,

Qui a été remis aura lieu

S A M E D I ,

LE 27 DU COURANT,

Sous le Patronage
DE SON EXCELLENCE

LE

GOUVERNEUR-GENERAL

Il sera exécuté, à cette occasion

UNE VARIÉTÉ DE DANSES

ET

D'AMUSEMENS DRAMATIQUES

ET LYRIQUES.

D'abord la farce—Vaudeville

D'ANTOINE ET CLEOPATRE

Ou marié et établi

Danse par Mlle. Rosaline et M. Hill.

Ouverture d'Opéra, grand Orchestre.

Scène du Barbier de Séville, en grand costume par
SIGNOR DE BEGNIS.

Chanson Mlle. Howard.

Danse: l'Italienne—Mlle. Vincent.

J'ai de l'argent—Signor de Begnis.

Chansons Mlle. Howard.

Il fanatico per la Musica, en grand Costume— Signor
de Begnis.

Solo et Variations sur le Violon par M. Van
Manaan.

Grand Extravaganza Amor Perche Mi Pizziche,—
Signor de Begnis.

La Bayadère— Mlle. J. Vincent.

Duet—Signor de Begnis et Mlle. Howard.

A. B. C. par les mêmes.

Le tout se terminera par la
Fille du Croisé.

Montréal, 27 sept. 1845.

AVIS.

PAR Ordre des **COMMISSAIRES** nommés par Son Excellence, le Gouverneur-Général, pour s'enquérir de la CONDUITE du BUREAU des TRAVAUX.—AVIS PUBLIC est par les présentes donné, que toutes les personnes qui ont affaire aux COMMISSAIRES, qui ont des informations à leur donner sur leur Enquête, devront envoyer leurs Communications, à ce Bureau, adressées au Soussigné.

Les différents points de l'enquête embrasseront, entre autres, les sujets qui ont rapport à la publication des avis, à la manière de recevoir les Soumissions, aux choix des parties pour contracter, aux comptes non établis et en général à la dépense de l'argent, et la manière dont chaque ouvrage a été surveillé et exécuté.

Par ordre du Bureau,
JAS. MOIR FERRES,
Secrétaire.

Bureau des Travaux.
Montréal, 18 sept. 1845 } 22

Tous les Papiers-Nouvelles de cette Province inséreront cette notice une fois, et enverront le compte, avec une copie de leur feuille, au Secrétaire.

BUREAU D'AGENCE.

LE Soussigné informe respectueusement ses amis et le public qu'il est prêt à se charger, à son bureau No. 31, rue St. Gabriel, de toutes les affaires, que voudront bien lui confier les personnes qui ne peuvent les gérer elles-mêmes, pour cause d'absence, de maladie, ou autre. Il agira comme Syndic dans les faillites, comme arbitre, &c. &c.
27 sept. P. L. LE TOURNEUX.

Revue de législation et de jurisprudence.

LE soussigné donne avis aux souscripteurs et collaborateurs à la *Revue de législation et de jurisprudence*, que MM. LELIEVRE ET ANGERS, avocats, sont les Rédacteurs-Correspondants de la *Revue*, à Québec, et qu'ils recevront et nous feront parvenir, à Montréal, tous manuscrits destinés à la publication.

L. O. LETOURNEUX.

Montréal, 19 septembre 1845.

ÉCOLE COMMERCIALE,

A 10s. PAR MOIS.

A dater du 7 du courant, tous les soirs, excepté les dimanches et fêtes, de 5 1/2 heures à 8 1/2 heures, dans la Classe No. 3, de la Grande Ecole des Frères; (entrée: Rue Vitruve, No. 1.) avec l'autorisation du Séminaire, je donnerai à la jeunesse Canadienne française, un COURS d'Anglais, de Calcul Usuel, de Tenue des Livres, etc., etc., proportionné à la force et aux désirs des élèves et des parents, chez lesquels je pourrai donner aussi des leçons particulières de plusieurs langues et autres branches d'instruction.

H. L. SHARING,
de Londres.

3 juillet.

Académie Commerciale.

LUNDI, 8 Septembre, MR. SHARING de Londres, ouvrira à NOTRE-DAME DE BON SECOURS à gauche de l'Eglise, une Ecole principalement destinée à la jeunesse désireuse d'étudier pour le commerce. — Les Classes auront lieu tous les jours, (dimanches et fêtes exceptés) le matin de 9 à 10 1/2 heures, et le soir de 2 à 4. On y enseignera surtout l'Anglais, la Géographie et l'Histoire, le calcul et la tenue des livres, le dessin linéaire et autres connaissances désirées par les élèves et possédées par le maître.

On n'y recevra aucun élève qui n'ait fait sa 1re. communion.

Priz 10 chelins par mois.

Au 1r. Octobre Mr. S. commencera en faveur des jeunes gens déjà dans les affaires un cours accommodé à leurs désirs qui aura lieu dans le même emplacement de 7 à 9 heures du soir, les Lundi, Mercredi et Vendredi.

Mr. S. fera tous ses efforts pour répondre à la haute confiance des MM. du Séminaire et des autres intéressés.

A LOUER Une MAISON confortable, faisant l'encoignure des Rues Craig et St. Dominique—

Il y a bains, fourneaux et cabinet d'aisance.

—AUSI,—

Deux Magnains, ou Etudes.

S'adresser à

P. MOREAU.

7 juin.

O BEAUCHEMIN,

RELIEUR,

25, Rue St. Gabriel, près du Canada Hôtel.

DR. D'ORSONNENS.

Secourir porte à gauche sur la rue St. Louis, à son encoignure avec la rue Sanguinet.

CHARLES DE BOUCHERVILLE,

Docteur en Médecine,

RUE SANGUINET, No. 25.

FAUBOURG ST. LAURENT.

L. BOYER,

DOCTEUR EN MEDECINE,

34 Rue St. Denis.

Chs. J. COURSOL,

Avocat,

Coin des Rues Ste. Vincent et Ste. Thérèse.

LE DOCTEUR VALLÉE,

No. 2.

Grande Rue St. Jacques.

VIS-A-VIS LA BANQUE DE MONTRÉAL.

PROSPECTUS
DE LA
REVUE de LEGISLATION
ET DE
JURISPRUDENCE.

—000—
REDACTEURS :

A Montréal, { MM. LOUIS O. LE TOURNEUX
et JOSEPH U. BEAUDRY.

RÉDACTEURS-CORRESPONDANTS.

A Québec, MM. Lelièvre et Angers.

DEPUIS un grand nombre d'années, le besoin d'une publication de la nature de celle que nous nous proposons d'établir, se fait vivement sentir dans cette partie de la Province du Canada. Dans ces derniers temps surtout, il faut bien l'avouer la Législation et la Jurisprudence, ont été et sont encore dans un tel état d'incertitude, qu'un semblable projet doit être favorablement reçu. Dans cette confusion, dans ce chaos de lois anciennes et nouvelles, l'avocat cherche en vain ces règles, qui doivent le guider dans l'examen des questions soumises à ses recherches. Il s'égare dans le dédale d'ordonnances et de statuts que la Législation multiplie chaque année. Il pourrait trouver dans des compte-rendus (*rapports*) des causes et des décisions des divers tribunaux de la Province, de quoi le guider à travers bien des difficultés; mais il n'y a pas de compte-rendus qui soient publiés. C'est pour remplir un si grand vide que cette Revue est fondée.

Rapporter fidèlement et avec soin les décisions des Tribunaux de première Instance et d'Appel du Bas-Canada, est un moyen sûr de contribuer à la stabilité et à l'uniformité de notre jurisprudence, caractères qu'il est si important de lui donner. En même temps une publication dont les colonnes seront ouvertes à la discussion des questions de Législation, de droit et de pratique doit être d'un haut intérêt non seulement pour l'homme de profession mais encore pour l'homme d'Affaires de tous les États.

C'est à la sollicitation d'un grand nombre de nos confrères que cette Revue est fondée. Nous les remercions de la sympathie qu'ils nous témoignent dès le début d'un travail aussi sérieux et aussi difficile que celui que nous entreprenons; mais pour qu'il soit intéressant et utile, ils doivent comprendre que nous ne pouvons seul en porter tout le poids. Dans un pays comme le nôtre, une publication spéciale, surtout comme celle-ci, ne peut réussir qu'par les efforts combinés de tous les différents membres de la profession. Nous nous adressons donc aux M. M. du Barreau; ils nous doivent tous et chacun leur collaboration à une œuvre qui a pour but le bien de tous.

A ceux qui sont appelés à administrer la justice, et dont nous devons rapporter les décisions, nous demandons patronage et indulgence; nos travaux seront conduits avec conscience et exactitude et sans passion. Ils tendront toujours à perpétuer entre le Banc et le Barreau, ces bons rapports qui ne doivent jamais cesser d'exister entre eux.

Nous demandons encore le patronage et l'encouragement du public Canadien. Nous nous flattons qu'il appréciera la valeur d'un œuvre d'une utilité générale et pratique, et qui peut produire de bien grands effets si on veut l'accueillir favorablement.

La Revue de Législation et de Jurisprudence paraîtra une fois par mois par livraisons de 48 pages gr. octavo, imprimées sur le meilleur papier et avec le plus grand soin typographique. Il pourrait arriver que quelques livraisons aient plus et d'autres moins que ce nombre de pages, mais le propriétaire s'engage à donner dans l'année 12 livraisons formant 5 à 600 pages de matières.

Nous admettrons dans la Revue des Articles écrits indistinctement dans les deux langues.

L'abonnement sera de SIX piastres par an, payables après la publication de la première livraison.

Toutes lettres, communications, etc., doivent être adressées (affranchies) au Bureau de la Revue

No. 31, Rue St. Gabriel, vis-à-vis l'Hôtel du Canada.

N. B.—La première livraison paraîtra le 1er Octobre prochain.

LOUIS O. LE TOURNEUX,
Directeur-Gérant,
Propriétaire.

LITRES D'ADHESION ET DE COLLABORATION.

A LOUIS O. LE TOURNEUX, ECR. }
AVOCAT, &C. }

MONSIEUR,

Nous applaudissons à votre projet de fonder une Revue de Législation et de Jurisprudence, et nous l'approuvons sous tous les rapports. C'est une bonne et belle entreprise, qui rencontrera, nous l'espérons, tout l'encouragement qu'elle mérite, non seulement des hommes de profession, mais encore du public en général. Autant que nos loisirs nous le permettront, vous pouvez compter sur notre collaboration, comme sur nos sympathies les plus vives.

Montréal, } Nous sommes, Monsieur,
Août 1841, } avec considération,

Vos confrères,

| | |
|-------------------------|---------------------|
| Charles Mondelet, | A. N. Morin, |
| L. H. LaFontaine, | W. C. Meredith. |
| Sabrevois De Bleury, | H. Taylor, |
| T. Peltier, | P. Moreau, |
| C. S. Cherrier, | D. E. Papineau, |
| F. G. Johnson, | John Rose, |
| A. Buchanan, | A. Robertson, |
| N. Dumas, | F. Griffin, |
| Robt. MacKay, | L. V. Sicotte, |
| Joseph Bourret, | G. E. Cartier, |
| Lewis T. Drummond, | R. A. R. Hubert, |
| George De Boucherville, | J. F. Pelletier, |
| A. A. Dorion, | Frederick T. Hall. |
| L. J. A. Papineau, | James Armstrong, |
| James Smith, | R. S. M. Bouchette, |
| S. C. Monk, | W. M. B. Hartley, |
| L. A. Olivier, | Rouer Roy, |
| A. Cross, | Guillaume Lévesque, |
| S. Bethune, | Robert Easton, |
| C. S. Burroughs, | J. M. Lamothe, |
| G. W. Wicksteed, | L. A. Leblanc, |
| J. Blankley, | H. A. Andrews, |
| James Connolly. | |

N. B.—Les Journaux de la Province qui reproduiront ce Prospectus pendant trois mois auront droit à un exemplaire de la Revue de Législation et de Jurisprudence.

Prospectus

DE LA

SOCIÉTÉ MUTUELLE DE CONSTRUCTION DE MONTRÉAL.

Incorporée par acte du Parlement.

DIRECTEURS.

M. CASTLE, ECR.
J. T. BRIDGEEST, ECR.
J. M. TOBIN, ECR.
JOHN LEMING, ECR.
ROBERT SCOTT, ECR.

JOHN T. BADGLEY, Trésorier et Secrétaire
GEORGE GRUNDY, Assistant-Secrétaire.
W. N. CRAWFORD, Notaire Public.
WILLIAM SPEARS, Inspecteur.

Actions de £100 et chaque souscription mensuelle de 10s. par action. Mise d'entrée, 2s. 6d. par action.

LE but de cette société est de permettre aux individus de placer leurs épargnes dans l'achat ou l'érection de bâtisses.

Un locataire dans l'espace de dix années paie à son propriétaire, en loyers, une somme égale à la valeur de la maison qu'il occupe, et dépendant à l'expiration de ce temps, il n'a aucun intérêt dans la propriété. Mais en devenant membre de cette société, il peut acheter ou bâtir une maison par le moyen d'une avance ou prêt qui lui est fait dans ce but et pour cet objet, lequel prêt est repayable par installements mensuels, qui ne sont que peu de chose, s'ils sont plus considérables, que le loyer qu'il serait autrement obligé de payer, avec cet avantage qu'il devient propriétaire en dix ou douze ans, et fréquemment en bien moins de temps.

Le fonctionnement de la société est comme suit : chaque membre paie une souscription mensuelle de dix chelins pour chaque action de £100 qu'il a prise; ainsi celui qui possède une action peut emprunter ou acheter £100 et celui qui a pris cinq actions, £500, et ainsi de suite, en proportion du nombre d'actions qu'il possède. L'argent que la société aura à prêter, sera offert tous les mois au concours, et alors chaque membre aura l'occasion d'acheter jusqu'au montant de ses actions.

L'emprunteur ou l'acheteur, avant de recevoir le montant, doit déposer les particularités de ses sûretés, qui seront examinées et visitées par l'Inspecteur, qui fera aussi l'investigation des titres, et si tout est satisfaisant, l'argent est avancé, chargé toutefois au taux de six pour cent par an. Si l'emprunteur désire bâtir, l'argent lui est avancé selon et suivant les progrès de la bâtisse.

La plus grande sécurité et protection contre tout risque est ainsi offerte aux capitalistes en autant qu'aucune autre sûreté que celle des biens de fonds du des bâtisses ne sera reçue.

(Toute sûreté personnelle, quelque bonne qu'elle soit sous tous les rapports, ne sera prise dans aucun cas), mais le grand objet pérennitaire de cette Association, est de procurer aux individus qui ont peu de revenus et des revenus limités, les moyens par lesquels ils puissent placer une partie de leurs épargnes, d'une manière sûre, avantageuse et profitable, et d'offrir à ces classes des motifs qui peuvent les exciter à des habitudes industrielles et d'économie, dans l'espérance de pouvoir, avec leurs épargnes, se procurer pour eux-mêmes et leurs familles, de confortables maisons.

En conséquence de la période avancée de la Session pendant laquelle cette société a obtenu son acte d'Incorporation, les livres de la Société ne pourront être ouverts pour la transaction des affaires, avant le premier Octobre prochain. Mais les personnes qui désireraient profiter des avantages qu'elle offre peuvent se procurer des copies de l'Acte d'Incorporation et des règlements de l'Association en s'adressant à Wm. N. Crawford, cédant, Notaire Public, rue St. Gabriel, qui recevra aussi les noms de ceux qui désirent devenir souscripteurs.

Avis.

Pour la commodité des souscripteurs à la Société Mutuelle de Construction, et autres personnes, le soussigné a ouvert un LIVRE DE REFERENCE OU ALPHABÉTIQUE des particularités, des lots vacants ou à vendre dans cette ville et ses environs. Les avantages de cette méthode, et pour le vendeur et l'acheteur, sont évidents et ceux qui désirent disposer des terrains, lots de terre, &c., sont respectueusement invités à fournir les descriptions, prix, &c., de leurs biens-fonds à

W. N. CRAWFORD, N. P.
No. 25, Rue St. Gabriel.

Mal 12.

A VENDRE

A CE BUREAU,

Le premier volume de la

REVUE CANADIENNE,

élégamment relié,

Prix 15 chelins.

M. Tardiff est chargé de l'agence de la Revue de Législation et de Jurisprudence et de la Revue Canadienne, à Québec.

LA REVUE CANADIENNE paraît le Samedi de chaque semaine. Elle formera, pour l'année, un volume contenant la matière de plus de dix volumes grands in-octavo. Le journal sera imprimé sur beau papier, et la partie typographique et matérielle sera sans reproches.

On s'abonne à la Revue Canadienne, au bureau du journal, no. 7 rue St-Nicolas, ou aux bureaux du Rédacteur-en-chef, no. 31 rue St-Gabriel, vis-à-vis l'Hôtel du Canada, de M. St-Julien; et chez M. Fabre et Cie., et C. P. Lepron, Libraires de cette ville.

Un an 20 chelins.
Six mois 10 ..
Trois mois 5 ..

LOUIS O. LE TOURNEUX,
Rédacteur en chef et Propriétaire.

MONTRÉAL.
IMPRIME PAR LOVELL ET GIBSON.